



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de CLÉDAT (Léon), « Appendice »,
*Chrestomathie du Moyen Âge. Morceaux choisis
d'auteurs français*, p. 455-499

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1926-3.p.0487](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1926-3.p.0487)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via
Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées
hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

APPENDICE

TRADUCTION ARCHAÏQUE DES TEXTES LES PLUS ANCIENS
ET DES EXTRAITS DES POÈMES ÉPIQUES

Les Serments de Strasbourg

Serment de Louis le Germanique

Pour l'amour de Dieu et pour le salut du peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant, en tant que Dieu m'en donne le savoir et le pouvoir, je défendrai ce mien frère Charles et lui serai en aide en chaque chose, comme on doit justement défendre son frère, à la condition qu'il m'en fasse autant. Et avec Lothaire je ne prendrai jamais aucun arrangement, qui, par ma volonté, soit dommageable à ce mien frère Charles.

Serment de l'armée de Charles le Chauve

Si Louis observe le serment qu'il a juré à son frère Charles, et si Charles mon seigneur, de son côté enfreint le sien, si je ne peux l'en détourner, ni moi, ni nul que j'en puisse détourner, ne lui viendrai en aide contre Louis.

Vie de saint Alexis

Début du poème

Bon fut le siècle (1) au temps des anciens,
On y trouvait foi, justice et amour,
Croyance aussi, dont il reste bien peu ;
Tout est changé (2), perdue à sa couleur ;
Ne sera plus tel que pour nos aïeux.

Au temps Noé (3) et au temps d'Abraham
Et de David que Dieu chérissait tant,
Bon fut le siècle, n'aura plus tel valeur :
Vieux est et frêle, tout s'en va déclinant,
S'est empiré, le bien plus n'y fait-on.

Douleur des parents d'Alexis

Or reviendrai au père et à la mère
Et à l'épouse qui seule était restée.
Quand ils ont su que lui s'en était,
Ce fut grand deuil qu'ils en ont démené,
Et grandes plaintes par toute la contrée.

(1) *Le monde.*

(2) *Il est tout changé.*

(3) *De Noé.*

Ce dit le père : « Cher fils, je t'ai perdu ! »
 Répond la mère : « Las ! Qu'est-il devenu ? »
 Ce dit l'épouse : « Malheureuse je fus !
 Ami, beau sire, si peu je vous ai eu !
 Si triste suis que ne puis l'être plus. »

Lors prend le père de ses meilleurs sergents,
 Par moultes terres fait quérir son enfant.
 Jusqu'en Edease ils s'en vinrent cherchant ;
 Là ils trouvèrent leur seigneur Alexis,
 Mais son visage ils n'ont pas reconau.

L'enfant (1) avait sa tendre chair changée,
 Ne le connurent les sergents de son père :
 Ont à lui-même leur aumône donnée,
 Il la reçut comme les autres frères.
 Ne le connurent, bientôt s'en retournèrent.

Ne le connurent ni ne lui ont parlé,
 Et Alexis en louë Dieu du ciel,
 D'avoir reçu l'aumône de ses gens :
 Il fut leur maître, et est leur prébendier (2),
 Ne sais vous dire comme il en fut joyeux.

Ils s'en retournent à Rome la cité,
 Disent au père que ne l'ont pu trouver.
 S'il en fut triste, ne le faut demander.
 La bonne mère s'en prit à lamenter,
 Et son cher fils souvent à regretter :

« Fils Alexis, pourquoi t'ai-je porté ?
 Tu m'as quitté, dolente en suis restée.
 Ne sais le lieu ni ne sais la contrée
 Où te chercher : toute en suis égarée.
 Plus n'aurai joie, ni n'en aura ton père. »

Vint dans la chambre, pleurant et désolée,
 Et la dépare, que rien plus n'y resta,
 Tapis n'y reste ni aucun ornement.
 En tel tristesse est son âme tournée,
 Depuis ce jour jamais ne fut joyeuse.

« Chambre, dit-elle, plus ne seras parée,
 Ni nulle joie en toi sera menée. »
 Puis l'a détruite comme eût fait une armée,
 Sacs y fait pendre et linges déchirés :
 Son grand honneur à grand deuil est tourné.

De deuil s'assit la mère sur la terre,
 Et d'Alexis l'épouse en fit de même :
 « Dame, dit-elle, j'ai fait si grande perte !
 Vivre je vais comme une tourterelle.
 Quand n'ai ton fils, avec toi je veux être.

Répond la mère : « Avec moi si tu restes
 Te garderai pour l'amour d'Alexis :
 Tu n'auras mal dont te puisse guérir.
 Plaignons ensemble le deuil de notre ami,
 Toi ton mari, et moi mon très cher fils. »

(1) *Le jeune homme.*

(2) *Pauvre assisté.*

Le pape et les empereurs devant le corps de saint Alexis

Alors le pape et les deux empereurs
Devant lui viennent, en oraisons se jettent,
Mettent leur corps en grande humilité :
« Pitié, pitié, pitié, homme très saint !
Ne te condâmes ni ne te connaissons.

Ci devant toi se tiennent deux pécheurs
Par la Dieu grâce (1) appelés empereurs ;
Par sa merci, nous a donné l'honneur,
De tout ce monde nous sommes les juges,
Mais nous avons besoin de ton conseil.

Ce pape-ci doit les âmes régir,
C'est son métier dont il doit Dieu servir ;
Donne-la (2) lui, par la tienne merci :
Ce nous dira qu'y trouvera écrit,
Et Dieu permette que puissions en guérir ! »

Le pape alors tend sa main vers la charte,
Saint Alexis la sienne lui relâche,
Donne la charte à qui de Rome est pape.
Il ne la lut ni dedans ne regarde :
Avant la tend à un bon clerc et sage.

Le chancelier, dont c'était le métier,
A lu la charte, les autres l'écouterent.
De cette gemme que là les ont trouvée
Le nom leur dit du père et de la mère,
Et leur apprend de quels parents était.

Et leur apprend comment s'enfuit par mer,
Comment alla en la cité d'Edesse,
Comment l'image (3) Dieu fit pour lui parler,
Et pour pouvoir les honneurs éviter,
Comment revint en Rome la cité.

Le père entend ce que dit a la charte,
De ses deux mains il rompt sa blanche barbe :
« Eh ! fils, dit-il, quel douloureux message,
Quand j'attendais qu'à moi vif retournasses,
Que, Dieu merci, tu me réconfortasses ! »

A haute voix prit le père à crier :
« Fils Alexis, quel deuil m'est annoncé !
Mauvaise garde t'ai fait sous mon degré !
Las ! malheureux, comme fue aveuglé !
Je l'ai tant vu et ne l'ai pu connaître !

« Fils Alexis, quel douleur pour ta mère !
Tant de souffrances a pour toi endurées,
Et tant de faims, tant de soifs supportées,
Et tant de larmes pour ta perte pleurées.
Ce deuil lui va tout le cœur déchirer.

(1) *Par la grâce de Dieu.*

(2) *La charte, que tient saint Alexis.*

(3) *La statue.*

« Fils, qui aura mes grands hérités,
Mes larges terres, dont j'avais quantité;
Mes grands palais en Rome la cité ?
C'est pour toi, fils, que m'en étais peiné,
Pour qu'après moi en fusses honoré !

« Blanc j'ai le chef et la barbe chenue ;
Pour toi j'avais mes honneurs retenu ;
Pour aucun autre, souci n'en aurais eu.
Quel douleur m'est en ce jour apparue !
Fils, que ton âme soit en les cieus reçue !

« Il t'eût fallu heaume et brogne porter,
Comme tes pairs ceindre épés au côté,
Ta grand maison aurais dû gouverner.
Le gonfanon de l'empereur porter
Comme ton père et tes parents or t fait.

« En tel douleur, en si grande misère,
Fils, as erré par terres étrangères !
Et de ces biens, qui tiens devaient tous être,
Peu en prenais dans ta pauvre retraite.
S'il plât à Dieu, seigneur en devais (1) être. »

Le remanements de saint Alexis

Douzième siècle

Bon fut le siècle au temps des anciens,
On y trouvait foi, justice et amour,
Croyance aussi, dont il resta bien peu ;
Est si changé, perdue à sa valeur,
Ne sera plus tel que pour nos aïeux.
Le bien y manque, n'y peut avoir vigueur.
Ne garde foi la femme à son baron (2)
Ni le vassal à son lige seigneur ;
Notre escient, perdons notre seigneur.
Frêle est la vie, ne durera longs jours.

Au temps Noé et au temps d'Abraham,
Et de David, que Dieu chérissait tant,
Fut bon le siècle, n'aura plus tel valeur,
S'est empiré et le bien va mourant ;
Ne garde foi le père à son enfant,
Ni le filleul au parrain tant ni quant,
Et les seigneurs vont leur femme trompant ;
Les ordonnés (3) vont la loi (4) mal menant :
De Dieu transgressent les saints commandements
Et de l'Eglise, fille à Jérusalem,
De tout en tout se vont affaiblissant ;
La foi du siècle va toute défaillant ;
Frêle est la vie, ne durera long temps.

(1) Tu devais.

(2) A son mari.

(3) Les prêtres.

(4) La loi divine.

Troisième siècle

Ca en arrière, aux temps des anciens,
Foi fut en terre, et justice et amour,
Et vérité et croyance et douceur ;
Est devenu frère et plein de douleurs,
Ne sera plus tel que pour nos aïeux.
Ne gardent foi les maris à leurs femmes
Ni les vassaux fiance (1) à leurs seigneurs...

Au temps Noé et au temps Moïsan,
Au temps David, que Dieu chérissait tant,
Bon fut le siècle, plus n'aura tel valeur.
Vieux est et frère, tout s'en va défaillant :
Ne gardent foi aux pères les enfants,
Et les filleuls vont leurs parrains trompant,
Les justiciers vont la loi malmenant,
Et les seigneurs leurs femmes abusant.
Joie et liesse va toute défaillant :
Sous ciel n'est homme qui de richesse ait tant
Qu'il ne redoute le temps du lendemain ;
La fin est proche, par le mien escient.

Vie de saint Thomas de Cantorbéry*Saint Thomas et ses meurtriers*

Contre eux des moines vont les deux portes fermant.
« Ouvrez ! fait saint Thomas, qui voulut les attendre,
Par sainte obédience, fait-il, le vous commande ;
Que leur volonté fassent, ce sont fous ignorants.
Tant que tiendrez les portes, n'irai un pas avant.

« Nul homme ne doit faire château ni forteresse
De la maison de Dieu, de notre vrai seigneur ;
Mais nous, clercs, qui en sommes ministres serviteurs,
En devrions toujours être les défenseurs,
De nos corps faire écu contre le malfaiteur. »

Les huis il a lui-même à deux battants ouvert,
Poussa le peuple arrière qui était assemblé
Pour voir cette aventure. Il leur fait : « Que craignez ? »
Ils répondent : « Voici les chevaliers armés !
— J'irai, fait-il, à eux. — Que bien vous en gardiez ! »

Jusqu'à sur les degrés du Nord l'ont fait aller,
Sous la garde des saints ils le voulaient mener :
« Seigneurs, fait-il aux moines, je veux ici rester.
Vous n'avez ci que faire ; laissez Dieu y veiller ;
Allez au chœur là-haut pour vos vèpres chanter. »

Les suppôts de Satan sont au montier venus,
En sa main droite tint chacun l'épée nue,
En l'autre les cognées, un tient la besaigüe.
Là se trouvait la voûte d'un pilier soutenue,
Qui du saint archevêque leur enlevait la vue.

(1) *Fidélité*

D'un côté du pilier trois d'entre eux sont allés.
Ils ont à haute voix le traître demandé.
Rainaud de l'autre part un moine a rencontré,
Demanda l'archevêque. Lors a le saint parlé :
« Rainaud, si tu me cherches, fait-il, tu m'as trouvé. »

Quand on parla de traître, saint Thomas n'entendit,
Mais au nom d'archevêque il s'arrête et comprit,
En face de Rainaud du degré descendit :
« Rainaud, si tu me cherches, trouvé tu m'as ici, »
Par le coin du manteau l'avait Rainaud saisi.

« Rainaud, grands biens t'ai faits, dit le bon ordonné (1),
Que veux-tu contre moi, en sainte ég lise armé ? »
Rainaud, fils d'Ours, répond : « Certes vous le saurez ! »
Tiré l'avait à soi, tout en fut secoué :
« Vous êtes traître au roi, fait-il, ça vous viendrez. »

Donc hors du saint moutier traîner il le pensa.
Bien crois qu'à cette fois saint Thomas s'indigna
De ce que ce Rainaud en tous sens le tira :
Si fort poussa Rainaud qu'arrière recula,
Et le coin du manteau des mains lui arracha.

« Fuis d'ici, mauvais homme ! fait le saint tonsuré,
Traître point je ne suis, n'en dois être accusé.
— Fuyez, lui dit Rainaud, quand reprit ses pensées.
— Non certes, fait le saint, ici me trouverez,
Et vos grands félonies ici accomplirez. »

Devers l'aile du Nord le vaillant est allé,
Contre un pilier il s'est tenu et accoté.
Entre deux autels est le pilier maçonné,
À la mère de Dieu est le plus haut voué,
Au nom de saint Benoit est l'autre consacré.

Là, pleins de rage, l'ont les ministres tiré :
« Absolvez, font-ils, tous les excommuniés,
Et ceux qui sont par vous suspendus et liés !
— Je n'en ferai, dit-il, plus que n'ai commencé. »
Lors de l'occire ils l'ont ensemble menacé.

Il fait : « De vos menaces ne suis épouvané,
À souffrir le martyre je suis tout apprêté,
Mais les miens laissez tous aller, ne les touchez,
Et faites de moi seul ce que faire devez. »
N'a les siens le bon pâtre à la mort (2) oubliés.

Ainsi advint de Dieu quand il alla prier
Sur le mont Olivier, la nuit, à la vèprée ;
Et ceux qui le cherchaient se mirent à crier :
« Jésus de Nazareth ! — Ici me trouverez,
Leur fit Dieu, mais les miens en laissez tous aller ! »

(1) *Le bon prêtre, le bon archevêque.*

(2) *Au moment de la mort.*

La Chanson de Roland

Début de la chanson

Charles le roi, notre empereur le Magne,
Sept ans tout pleins a été en Espagne.
Jusqu'en la mer conquit la terre haute ;
N'y a château qui devant Charles tienne,
Mur ni cité n'y reste à renverser,
Hors Saragosse, qu'est en une montagne.
Le roi Marsile la tient, qui Dieu point n'aime.
Mahomet sert et Apollon invoque.
N'évitera que malheur ne l'atteigne.

Mort d'Olivier

Roland regarde Olivier au visage :
Livide fut, décoloré et pâle,
Le sang tout clair le long du corps lui coule,
Contre la terre les gouttes en jaillissent.
« Dieu ! dit le comte, or ne sais-je que fasse.
Mal fut payé, ami, votre courage !
N'y aura homme qui auprès de vous vaille.
Eh ! France douce, comme vas rester vide
De bons vassaux, confondue et déchue !
L'empereur Charles en aura grand dommage. »
A ces paroles, sur son cheval se pâme.

Voici Roland sur son cheval pâmé,
Et Olivier qui est à mort blessé :
Tant a saigné, les yeux lui sont troublés,
Ni loin ni près ne peut plus voir si clair
Que reconnaisse aucun homme mortel.
Son compagnon, comme il l'a rencontré,
Il l'a frappé sur le heaume gemmé ;
Tout le lui tranche du haut jusqu'au nasal,
Mais en la tête ne l'a mié touché.
A ce coup-là Roland l'a regardé,
Et lui demande d'une voix douce et tendre :
« Mon compagnon, l'avez-vous fait de gré ?
Je suis Roland, qui tant vous sait aimer.
Point, que je sache, ne m'avez défilé. »
Dit Olivier : « Je vous entends parler,
Mais ne vous vois : que le Seigneur vous voie !
Frappé vous ai, le veuillez pardonner. »
Roland répond : « Je n'ai point eu de mal.
Le vous pardonne ici et devant Dieu. »
A ces paroles s'inclinent l'un vers l'autre ;
Par tel amour (1) les voici séparés.

Olivier sent que la mort moult l'angoisse :
Tous deux les yeux en la tête lui tournent,
L'ouïe il perd, ainsi la vue toute.
Descend à pied, sur la terre se couche,
D'heures en autres il a clamé sa culpé (2),

(1) *Par* équivaut ici à *avec*.

(2) « D'heures en autres », c'est-à-dire : *de temps en temps*. — « Clamer ou réclamer sa culpé », c'est crier, avouer ses fautes, faire son *med culpé*.

Et vers le ciel ses deux mains il a joint ;
 Il pria Dieu que paradis lui donne,
 Et que bénisse Charles et France douce,
 Son compagnon Roland dessus tous hommes.
 Le cœur lui manque, le heaume lui incline (1),
 Et tout son corps sur la terre retombe.
 Mort est le comte, au monde plus ne reste.
 Le preux Roland le pleure et se désolé ;
 Jamais sur terre n'orrez (2) plus dolent homme.

Mort de Roland

Ce sent Roland que la vue a perdue,
 Se met sur pieds, tant qu'il peut s'évertue ;
 En son visage sa couleur a perdue.
 Par devant lui est une pierre brune,
 Dix coups y frappe par deuil et par colère ;
 Grince l'acier, ne se rompt ni s'ébrèche.
 Et dit le comte : « Sainte Marie, à l'aide !
 Eh ! Durendal, bonne, mal vous en vint !
 Vous vais quitter, plus n'ai besoin de vous.
 Tant de batailles grâce à vous j'ai vaincues,
 Et tant de terres larges par vous conquises,
 Que Charles tient, qui la barbe a chenue !
 Nul ne vous ait qui devant autre fuie !
 Moult bon vassal vous a longtemps tenue,
 Jamais en France un meilleur ne sera. »

Roland frappa au rocher de sardoine :
 Grince l'acier, ne se rompt ni s'ébrèche.
 Quand bien il vit que ne la put briser,
 Lors en soi-même la commença à plaindre :
 « Eh ! Durendal, comme es et claire et blanche !
 Vers le soleil tu reluis et reflambes !
 Charles était en val de Maurienne,
 Quand Dieu du ciel lui manda par son ange
 Qu'il te donnât à un bon capitaine :
 Me la ceignit le noble roi, le Magne.
 Lui en conquis et Anjou et Bretagne,
 Lui en conquis et Poitou et le Maine,
 Lui en conquis Normandië la franche,
 Aussi conquis Provence et Aquitaine,
 Et Lombardie et toute la Romagne,
 Lui en conquis Bavière et toute Flandre,
 Et Bulgarie et toute la Pologne,
 Constantinople, dont il reçut l'hommage,
 Et dans la Saxe il fait ce qui lui platt.
 Lui en conquis Galles, Écosse, Irlande,
 Et Angleterre, qu'il tient pour son domaine.
 Conquis en ai pays et tant de terres,
 Que Charles tient, qui a la barbe blanche !
 Pour cette épée j'ai douleur et souffrance :
 Parmi païens ne veux qu'elle demeure ;
 Dieu ne permette que France en ait la honte ! »

(1) Entendes : « son heaume (sa tête) s'incline. »

(2) Orrez, futur de *ouïr*.

Roland frappa sur une pierre bise (1),
 Plus en abat que je ne vous sais dire :
 Grince l'épée, ne se rompt, ni se brise,
 Mais vers le ciel en haut a rebondi.
 Quand voit le comte ne la brisera mie,
 Moutt doucement la plaingt en soi-même :
 « Eh ! Durendal, comme es belle et très sainte !
 Dans ton pommeau y a bien des reliques :
 Dent de saint Pierre et sang de saint Basile,
 Et des cheveux du seigneur saint Denis,
 Du vêtement de la Vierge Marie.
 Juste n'est pas que païens te possèdent,
 Par chrétiens devez être servie.
 Ne vous ait homme qui fasse couardise !
 Moutt larges terres par vous j'aurai conquises,
 Que Charles tient, qui la barbe a fleurie,
 Et l'empereur en est baron et riche. »

Ce sent Roland que la mort l'entreprend :
 De vers la tête sur le cœur lui descend.
 Dessous un pin il est allé courant,
 En l'herbe verte sur la face s'étend ;
 Dessous lui met l'épée et l'olifant.
 Tourna sa tête vers la palenne gent ;
 Ainsi l'a fait parce qu'il veut vraiment
 Que Charles dise et toute l'ost des Franes,
 Le noble comte, qu'il est mort conquérant (2).
 Clame sa coulpe (3) et menu et souvent,
 Pour ses péchés à Dieu offrit le gant.

Ce sent Roland que son temps est fini.
 Devers l'Espagne gît sur un puy aigu,
 De l'une main il a son sein battu :
 « Dieu ! mienne coulpe vers les tiennes vertus (4),
 Pour mes péchés, les grands et les menus,
 Que j'ai commis depuis l'heure où naquis,
 Jusqu'à ce jour où suis à mort frappé ! »
 Son dextre gant (5) en a vers Dieu tendu :
 Anges du ciel y descendent à lui.

Roland le comte gisait dessous un pin,
 Devers l'Espagne il a tourné ses yeux.
 De plusieurs choses à souvenir se prit :
 De tant de terres que le preux a conquis,
 De douce France, des hommes de son sang,
 De son seigneur, Charles, qui l'éleva,
 Et des Français en qui tant se fiait ;
 Point ne se peut tenir d'en soupiner.
 Mais il ne veut lui-même s'oublier,
 Clame sa coulpe, demande à Dieu merci :

(1) Sur une pierre d'un gris noir.

(2) Qu'il est mort en conquérant.

(3) « Clamer sa coulpe », c'est, comme nous l'avons déjà vu, « faire son *med culpd* ». — *Menu* est pris adverbiallement, dans le sens de *souvent*.

(4) C'est-à-dire : « *Med culpd*, je t'en demande pardon, j'en demande pardon à ta puissance. »

(5) Son gant droit.

« Notre vrai père, qui onques ne mentis,
 Saint Lazaron de mort ressuscitas,
 Et Daniel des lions préservas,
 Sauve de moi l'âme de tous périls
 Pour les péchés que je fis en ma vie ! »
 Son dextre gant à Dieu il en offrit,
 Saint Gabriel de sa main lui a pris.
 Dessus son bras sa tête avait penchée,
 Jointes ses mains est allé à sa fin.
 Dieu envoya son ange chérubin,
 Et avec lui saint Michel du Péril ;
 Et avec eux saint Gabriel y vint :
 L'âme du comte portent en paradis.

Mort d'Aude

L'empereur Charles est retourné d'Espagne,
 Et vient à Aix, meilleur siège de France ;
 Monte au palais, est venu dans la salle.
 Voici venir Aude, une belle dame ;
 Ce dit au roi : « Où est Roland le comte,
 Qui me jura me prendre pour compagne ? »
 Charles en a et douleur et souffrance,
 Pleure des yeux, tire sa barbe blanche :
 « Sœur, chère amie, d'homme mort tu me parles,
 Mais tu auras bon baron en échange :
 Louis te donne, meilleur n'en sais en France ;
 Il est mon fils, et il tiendra mes Marches (1). »
 Aude répond : « Je ne vous comprends point.
 Ne plaise à Dieu, ni ses saints, ni ses anges,
 Après Roland que demeure vivants ! »
 Perd la couleur, tombe aux pieds du roi Charles,
 Sitôt est morte. Dieu ait merci de l'âme !
 Français barons en pleurent et la plaignent.

Aude la belle est à sa fin allée.
 Pense le roi qu'elle se soit pâmée ;
 Pitié en a, en pleure l'empereur,
 La prend aux mains, de terre l'a levée.
 Sur les épaules la tête est retombée.
 Quand Charles voit que morte l'a trouvée,
 Quatre comtesses sitôt y a mandées ;
 A un moulier de nonnains est portée,
 La nuit la veillent jusques au point du jour.
 Près d'un autel bellement l'enterrèrent,
 Mout grand honneur le roi lui a donné.

Le pèlerinage de Charlemagne

Arrivée de Charlemagne à Jérusalem

Les grandes eaux du fleuve ils passent à Ladice (2),
 Et piquent (3) vers la terre où Dieu reçut martyre.
 Ils voient Jérusalem, une cité antique :
 Le jour est clair est beau ; les logis ils choisissent,

(1) *Marches* a le sens général de pays.

(2) *Laodicea*.

(3) *Piquent* des deux, chevauchent.

Et viennent au moutier ; offrandes y ont mises,
Puis aux logis retournent les frères compagnies.

Moult est beau le présent que le roi Charles offre.
Il entre en un moutier de marbre à voûte peinte ;
Là se trouve un autel de sainte Patenôtre,
Dieu y chanta la messe, et aussi les apôtres ;
Leurs sièges, tous les douze, on y peut voir encore,
Le treizième au milieu bien est scellé et clos.
Charles entre au moutier ; bien eut au cœur grand joie,
Quand il a vu le siège, de ce côté s'approche,
L'empereur s'y assit et un peu se repose,
Les pairs dans les douze autres, autour et à côté.
Nul ne s'y est assis ni avant ni depuis...

Charles eut fier le visage, avait le front levé.
Lors un juif y entra, qui bien l'a regardé ;
Quand il vit le roi Charles, commença à trembler ;
Tant avait les yeux fiers, ne l'osa regarder.
Peu s'en faut qu'il ne tombe, fuyant s'en est tourné,
Tous les degrés de marbre en hâte il a monté,
Et vint au patriarche, se prit à lui parler :
« Allez, sire, au moutier, pour les fonts apprêter
Et sans tarder par vous m'y ferai baptiser.
Douze comtes j'ai vu dans ce moutier entrer,
Avec eux le treizième, point n'en vis si bien fait,
Par le mien escient, c'est Dieu même incarné !
Lui et les douze apôtres vous viennent visiter. »
L'entend le patriarche et se va préparer,
Il a mandé ses clercs de leurs aubes parés,
Il les fait revêtir et chapes affubler.
En grand procession il est au roi allé.
L'empereur l'aperçoit, s'est devant lui levé,
Et tira son chapeau, bien bas s'est incliné.
Ils vont s'entrebaïser, nouvelles demander,
Et dit le patriarche : « Sire, d'où êtes né ?
Jamais n'osa nul homme en ce moutier entrer,
Si ne lui commandai ou ne l'en eus prié.
— Sire, mon nom est Charles, je suis en France né,
De douze rois par force ai déjà triomphé,
Je cherche le treizième, dont j'ai ouï parler.
Vins à Jérusalem pour l'amitié de Dieu,
La croix et le sépulcre suis venu adorer. »
Et dit le patriarche : « Sire, êtes vrai baron,
Dieu lui-même s'assit sur le siège où tu es,
Ton nom soit Charles Magne sur tous rois couronnés ! »
Et l'empereur lui dit : « Cinq cents mercis par Dieu !
De vos saintes reliques, s'il vous plait, me donnez,
Que porterai en France pour l'en illuminer. »
Répond le patriarche : « Quantité en auez.
Le bras saint Siméon (1) aujourd'hui même auez,
La tête saint Lazare vous ferai apporter,
Et du sang saint Etienne qui martyr fut pour Dieu.
L'empereur lui en rend saluts et amitiés. »

(1) De saint Siméon.

La scène des Gabs

Français sont en la chambre, ils y ont vu les lits
 Chacun des douze pairs a déjà le sien pris.
 Le roi Hugue le Fort leur fait porter le vin ;
 Sage était et sensé et tout plein d'artifices ;
 Dans la chambre voûtée, dans un pilier de marbre
 Qu'on avait fait creuser, il a un homme mis :
 Toute la nuit les guette par un petit pertuis,
 Et l'escarboucle brille, fort bien y peut-on voir
 Comme en mai en été lorsque le soleil luit.
 Le roi Hugue le Fort à sa femme s'en vint,
 Et Charle et les Français se couchent à loisir.
 Maintenant vont gaber (1) les comtes, les marquis.

Français sont en la chambre, ils ont bu vin clair,
 Et disent l'un à l'autre : « Voyez quel grand beauté,
 Voyez quelle richesse, quel superbe palais.
 Plût à Dieu, roi de gloire, de sainte majesté,
 Que Charles, mon seigneur, déjà l'eût acheté »
 Ou conquis par ses armes en bataille rangé ! »
 Et leur dit Charlemagne : « Je dois d'abord gaber.
 Le roi Hugue le Fort n'a point de bachelier
 De toute sa maison, si fort soit-il membré,
 Ait-il vêtu deux brogues et deux heaumes coiffé,
 Soit-il sur un destrier rapide et reposé,
 Si me prête le roi son brant au pommeau d'or,
 Frapperai sur les heaumes où ils seront plus clairs,
 Trancherai les hauberts et les heaumes gemmés,
 Le feutre avec la selle du destrier reposé.
 Du brant fendrai la terre ; si je le laisse aller,
 Par nul homme jamais ne sera recouvré,
 Ne l'ait à pleine lance de terre déterré. »
 « Par Dieu, ce dit l'écoute (2), fort êtes et membré !
 Bien fou fut le roi Hugue, quand voulut vous loger !
 Si vous entendez encore si follement parler,
 Je vous ferai dès l'aube demain congédier. »

Et l'empereur a dit : « Gabez, neveu Roland !
 — Volontiers, dit-il, sire, tout à votre command !
 Le roi Hugue me veuille prêter son olifant,
 Et puis je m'en irai là dehors en ce champ :
 Si fort sera m'haleine (3) et le vent si bruyant,
 Qu'en toute la cité, qui est si ample et grand,
 Ne restera debout ni porte ni battant
 De cuivre ni d'acier, tant soit fort ni pesant,
 Que l'un ne frappe l'autre, poussé du vent bruyant.
 Mout sera fort le roi, s'il se met en avant,
 Si les poils de sa barbe ne tombent en brûlant,
 Et les grands peaux de martre de son cou en tournant,
 La pelisse d'hermine de son dos s'arrachant. »
 « Par Dieu ! ce dit l'écoute, c'est mauvais gabement !
 Bien fou fut le roi Hugue quand hébergea tels gens. »

(1) *Faire assaut de vanteries.*

(2) *L'espion.*

(3) *Mon haleine.*

Mainet

L'épée de Charlemagne

Ainsi que je vous dis, s'est le roi engagé
 A donner son royaume et sa fille à Mainet,
 Quand lui aura la tête de Braimant apporté.
 « Sire, répond l'enfant, c'est en les mains de Dieu.
 Ne prendrai votre épée, elle n'est à mon gré,
 Car j'en ai une vieille de grande antiquité ;
 Isaac, l'ouvrier meilleur qui fut jamais,
 La forgea et trempa dans le val Josué ;
 Et fut (1) au premier roi qui tint chrétienté,
 A Clovis le courtois, le baron renommé,
 Qui reçut le baptême et crut en Dame-Dieu ;
 Elle a pour nom Joyeuse, moult est de grand beauté,
 Longue est d'une grand toise, large de demi-pied.
 Point ne la veux changer, elle m'est bien à gré :
 Ici me l'apportez, sire maître Emeré,
 La verra mon seigneur et ses rois couronnés. »
 Celui-ci répond : « Sire, à votre volonté ! »
 Lors s'en tourne David (2), n'y a plus demeuré.

Et il ouvrit un coffre qu'un mmi a apporté :
 N'y eut or ni argent, ni taffetas ni soie,
 Mais autels et reliques de moult grand sainteté :
 Hors en tire l'épée, qui fut de grand beauté,
 Puis referma le coffre et l'a recommandé
 Au chapelain Solin, qu'ils avaient amené :
 De Paris était né, de la noble cité.
 Emeré tint Joyeuse au fourreau ciselé,
 La tendit à Mainet et l'enfant à l'émir :
 Du fourreau l'a tirée, la lame a regardé.
 Une dent de saint Jean, que Dieu a tant aimé,
 Fut dans l'or du pommeau par le maître enfermée,
 Avec autres reliques du grand saint Honoré
 Et du digne sépulcre de Dieu de majesté.
 Les reliques tremblèrent au pommeau niellé :
 A travers le cristal, où elles sont scellées,
 Les peut-on moult bien voir en l'or transfiguré.
 Quand l'émir voit l'épée, s'en esi désespéré,
 Il en branla le chef, regarda ses barons,
 Et ce dit à ses rois, qui sont à ses côtés :
 « Ce m'est grande merveille, par mon Dieu Mahomet,
 D'où est homme est venu, ni de quel parenté. »

La tente de Braimant

Barons, ce fut un jour de fête de Saint-Jean
 Que Mainet descendit près la tente Braimant.
 Trois cents panneaux y eut d'une soie éclatante,
 Et tout autant y eut d'une toile écarlate :
 Deux arpents et demi tiennent les maîtres-pans.
 Dix pommeaux sont dessus, de fin or reluisant :
 Du plus petit serait chargé un Allemand,

(1) Et elle fut.

(2) David est le vrai nom d'Emeré.

Ne l'eût porté deux lieues, dût-il en perdre un membre.
 Au sommet du plus grand est sculpté un géant,
 Et tint un arc d'aubier, bien fait et bien séant,
 A flèche empoisonnée, affilée et tranchante ;
 Menace nos Français, s'ils poussent en avant.
 A l'autre bout, la tente porte un petit enfant,
 Qui tenait en sa bouche un menu olifant,
 Et, quand le vent y frappe, il sonne hautement,
 Bien le peut-on ouïr d'une lieue en avant :
 De fine amour s'en dresse l'herbe au pré verdoyant.
 Le fils Pépin (1) s'assit bellement sur un banc ;
 Il commande la garde à David et Morant,
 Et ils la firent bien jusqu'à l'aube naissante.

Huon de Bordeaux

Obéron

Huon s'assit et commence à pleurer ;
 « Dieu, dit l'enfant, il n'est ni pain ni blé ;
 Sainte Marie, eh donc ! Nous secourez !
 Je n'ai mangé, bien a trois jours passés
 Que je n'ai point mangé à un diner. »
 Et dit Géreau : « Bien peu savez jeuner !
 De ces racines mangez tant que voudrez,
 Je n'ai rien autre, y a trente ans passés.
 — Sire, dit Hugue (2), n'y suis accoutumé ;
 Que m'aide Dieu ! je n'en pourrais goûter.
 Pendant qu'ils ont tout ainsi devisé,
 Le petit homme vint par le bois ramé,
 Et tel était que dire m'entendrez :
 Aussi beau fut que soleil en été,
 Et fut vêtu de robe festonnée
 A trente bandes de fin or épuré ;
 A fils de soie sont lacés les côtés.
 Un arc portait, dont bien savait chasser ;
 La corde en fut de soie naturelle,

La flèche aussi en fut de très grand prix ;
 Quand il lui plait au loin de la lancer,
 Dieu ne fit bête qui puisse l'éviter
 Et qu'il ne prenne tout à sa volonté.
 Au col avait un cor d'ivoire clair,
 De bandes d'or était le cor bandé,
 L'ont fait les fées dans une île de mer.
 Une y en eut, qui donna un don tel :
 Qui peut l'entendre retentir et sonner,
 S'il est malade, lors revient en santé,
 Il n'aura plus si grande infirmité.
 Et mieux encor y donna l'autre fée :
 Qui peut l'entendre, c'est pure vérité,
 S'il a famine, il est rassasié,
 Et s'il a soif, il est tout abreuvé.
 Et la troisième y a bien plus donné :

(1) Le fils de Pépin.

(2) Hugue ou Huon.

Qu'il n'est nul homme qui ait tel pauvreté,
 S'il peut l'entendre retentir et sonner.
 Qu'au son du cor ne lui faille chanter.
 La quatrième le voulut mieux doter,
 Quand lui donna tel don que vous dirai :
 N'y a royaume, ni pays, ni contrée,
 Jusqu'au Sec Arbre ni par delà la mer,
 Si on le fait retentir et sonner,
 Le nain l'entend à Monmur, sa cité.
 Le petit homme commença à corner,
 Et les quatorze commencèrent à chanter.
 « Hé Dieu ! dit Hugue, qui nous vient visiter ?
 Je ne sens iain ni nulle pauvreté. »
 Et dit Géraume : « C'est le nain bossué.
 Pour Dieu vous prie, sire, que n'y parliez,
 Si ne voulez avec lui demeurer. »
 Et répond Hugue : « Dieu m'aide ! me tairai. »
 Voici qu'arrive le petit contrefait,
 A haute voix commença à crier :
 « Mes quatorze hommes, qui par mon bois allez,
 Au nom de Dieu, mon salut recevez.
 Je vous conjure, par Dieu de majesté,
 Par l'huile et chrême, le baptême et le sel,
 Par tout ce que Dieu a fait et créé.
 Je vous conjure que vous me saluiez. »
 Et les quatorze sont en fuite tournés.
 Le petit homme en fut moult courroucé ;
 D'un de ses doigts a sur le cor frappé,
 Une tempête alors a commencé.
 Il fallait voir et pleuvor et venter,
 Arbres se rompre, en éclats se briser,
 Les bêtes fuir (ne savent où aller),
 Et les oiseaux parmi le bois voler,
 Dieu ne fit homme qui ne soit effrayé...
 « Sire, dit Hugue, soyez le bien trouvé ! »
 Dit Obéron : « Dieu te puisse honorer !
 Hugue, beau-frère, tu m'as bien salué ;
 Jamais salut ne fut, en vérité,
 Récompensé par Dieu de majesté
 Mieux que le tièn ne sera, Dieu le sait !
 — Sire, dit Hugue, dites-vous vérité ?
 Moult m'émerveille pourquoi me poursuives. »
 Dit Obéron : « Par Dieu, vous le saurez :
 Tant je vous aime, pour votre loyauté,
 Que plus vous aime qu'homme de mère né.
 Tu ne sais point quel homme t'as trouvé ;
 Tu le sauras, sans plus longtemps tarder.
 Jules César tendrement m'éleva ;
 Morgue la fée, qui tant eut de beauté,
 Ce fut ma mère, Dieu me puisse sauver !
 Par ces deux fus conçu et engendré ;
 Plus de leur vie n'eurent d'autre héritier.
 A ma naissance, grand joie y eut menée ;
 Tous les barons du pays sont mandés,
 Vinrent les fées ma mère visiter.
 Une y en eut qui fut mécontentée,
 Et me donna tel don que vous voyez :
 Que je serais petit nain bossué,
 Et suis ainsi, j'en ai le cœur outré.

Ja n'ai pas eût après trois ans passés.
 Quand elle vit qu'ainai m'eût atourné,
 Par sa parole me voulut amender,
 Et me donna tel don que vous dirai :
 Que je serais le plus bel homme né
 Qui jamais fût après Dieu incarné.
 Or je suis tel qu'ici vous me voyez,
 Autant suis beau que soleil en été.
 Et l'autre fée encor m'a mieux donné :
 Je sais de l'homme le cœur et le penser,
 Et je sais dire comment il a ouvré (1),
 M'a la troisième un plus beau don donné ;
 Pour me mieux faire et mon mal réparer
 Tel don m'a-t-elle donné que vous orrez :
 Qu'il n'y a terre, ni pays ni contrée,
 Jusqu'au Sec Arbre, ni tant qu'on peut aller
 Au nom de Dieu si m'y veux souhaiter,
 Que je n'y sois tout à ma volonté,
 Tout aussitôt que je l'ai désiré.
 Et quand je veux un palais maçonner,
 A plusieurs chambres et à maints grands pillers
 Aussitôt l'ai, à tort ne le croiriez,
 Et tel manger que je veux indiquer,
 Aussi tel boire que je veux demander.
 Exactement je suis à Monmur né ;
 Loïn est d'ici, le dis en vérité,
 Quatre cents lieues on y peut bien compter :
 Plus tôt j'y suis et venu et allé
 Qu'un cheval n'a un arpent mesuré. »

Dit Obéron : « Je suis né à Monmur,
 Une cité qui à mon père fut ;
 Plus tôt j'y suis et allé et venu
 Qu'un cheval n'a le long d'un champ couru.
 Huon, beau frère, sois ici bienvenu !
 Tu ne mangeas, bien a trois jours ou plus,
 Mais t'en auras, si m'aide Dame-Dieu.
 Veux-tu manger enami ce pré herbu,
 Ou en grand salle ou de pierre ou de bois ?
 Dis-le moi donc, par Dieu et ton salut !
 — Sire, dit Hugue, par le nom de Jésus,
 A votre gré ! n'en sera contesté. »
 Dit Obéron : « Tu as bien répondu. »

Dit Obéron : « Huon, or m'entendez :
 Encor n'ai point, par Dieu, le tout conté,
 Ce que les fées me donnèrent de gré.
 La quatrième fit bien chose à louer,
 Car me donna tel don que vous dirai .
 Il n'est oiseau, bête ni sanglier,
 Tant soit sauvage et de grand cruauté.
 Si je le veux de ma main appeler,
 Qu'à moi ne vienne volontiers et de gré
 Avec cela, m'a encor mieux donné :
 De paradis je sais tous les secrets,
 J'entends les anges au ciel là-haut chanter

(1) Comment il s'est conduit.

De tout mon temps jamais ne vieillirai,
 Et à la fin, quand finir je voudrai,
 Auprès de Dieu est mon siège posé.
 — Sire, dit Hugue, moult en suis merveille ;
 Qui a reçu tel don doit bien l'aimer.
 — Petit Huon, frère, dit Obéron,
 Quand me parlas, tu le fis à raison,
 Et tu agis comme sage et sensé ;
 Car, par Celui, qui en croix fut cloué,
 Jamais si bonne ne te fut la journée ;
 Tu n'as mangé, bien a trois jours passés
 Que tu n'as point mangé à un diner,
 Et maintenant auras en quantité
 Tel nourriture que voudras demander.
 — Hé ! Dieu, dit Hugue, du pain, où le trouver ?
 Dit Obéron : « Tu en auras asses.
 Mais dis-moi donc, en toute loyauté,
 Veux-tu manger en bois ou dans le pré ?
 — Sire, dit Hugue, Dieu me puisse sauver,
 Je n'en ai cure, pourvu qu'aié diné. »
 Eclat de rire en a le nain poussé ;
 Dit à Huon : « Ami, or m'entendes ;
 Couches-vous là, par terre, dans ce pré,
 Vous et vos hommes qu'avez ci amenés ;
 C'est, de par Dieu, tout ce que vous verrez. »

Dit Obéron : « Seigneurs, vous faut coucher. »
 Et ils le firent de gré et volontiers.
 Et Obéron commence à souhaiter.
 On n'eût d'un arc dépassé la portée,
 Quand Obéron leur dit : « Vous redresses ! »
 Et ils le firent, nul ne s'est attardé,
 Tôt sont levés tout debout sur leurs pieds :
 Devant eux virent un grand palais princier...

Berthe aux grands pieds

Début du roman

A l'issuë d'avril, un temps doux et joli,
 Que herbelettes poussent et prés sont reverdis,
 Et arbrisseaux aspirent à être parfleuris,
 Tout droit à cette époque que je ici vous dis,
 A Paris la cité j'étais un vendredi.
 Comme c'était divendre (1), la pensée me prit
 Que pour invoquer Dieu j'irais à Saint-Denis.
 D'un bon moine courtois, qu'on nommait Savari,
 Si bien fis connaissance, j'en dis à Dieu merci,
 Que le livre aux histoires me montra, et j'y vis
 L'histoire de Berthain (2) et de Pépin aussi,
 Comment fut par Pépin le lion assailli.
 De mauvais écrivains, des jongleurs apprentis,
 Ont l'histoire faussée, tel mensonge on ne vit.
 A Saint-Denis restai dès lors jusqu'au mardi,

(1) Autre forme de *vendredi*.

(2) *Berthain* ou *Berthe*.

Tant que la vraie histoire avec moi j'emportai,
 Comment dans la forêt Berthe fut égarée,
 Où puinte grosse peine endura et souffrit.
 Je rimerai l'histoire, je vous le certifie,
 Si bien que les jaloux en seront ébaubis,
 Et les bons entendeurs en seront réjouis.

Berthe dans la forêt

La dame était au bois, qui durement pleura ;
 Entend les loups hurler, le chat-huant hua ;
 Fortement il éclaire (1) et raidement tonna,
 Il pleut menuëment et grésille et venta.
 C'est hideux temps pour dame qui compaignië n'a.
 Dame-Dieu et ses saints doucement invocua :
 « Ah ! sire Dieu, fait-elle, ainsi la chose ailla,
 De vierge vous naquitte, l'étoile se leva,
 Les trois rois vous cherchèrent (nul homme ne sera
 Mal conseillé le jour qu'il les invoquera) ;
 Melchior eut nom celui qui la myrrhe porta,
 Et l'autre eut nom Jaspar, qui l'encens vous donna,
 Balthasar le troisième qui l'or vous présenta.
 Vous le prîtes, Seigneur, chacun s'agenouilla.
 Aussi vrai que ce fut, que mensonge n'y a,
 Aide la pauvre femme, qui folle deviendra ! »
 Quand eut fait sa prière, son manteau retroussa,
 A Dieu se recommande et dans le bois s'en va.

Par le bois va la dame, qui grande peur avait.
 Ce n'est pas grand merveille si le cœur lui battait,
 Quand ne sait quelle part aller elle devait.
 A droite, puis à gauche, moult souvent regardait,
 Et devant et derrière, après quel s'arrêtait.
 Quand s'était arrêtée, moult tendrement pleurait,
 A nus genoux sur terre souvent s'agenouillait,
 En croix sur l'herbe drue doucement se couchait,
 La terre moult souvent piteusement baisait.
 Quand s'était relevée, maint grand soupir jetait,
 Et Blanche fleur la reine, sa mère, regrettaït :
 « Ah ! Madame, fait-elle, si maintenant saviez
 En quel malheur je suis, votre cœur se fendrait ! »
 Lors rejoignait ses mains et vers Dieu les tendait :
 « Que le Seigneur, fait-elle, qui haut siège et loin voit,
 Me conduise en ce jour au milieu de ce bois,
 Et sa très douce mère en tel lieu me convoie,
 Où à grand déshonneur mon corps livré ne soit ! »
 Lors s'assied sous un arbre, car le cœur lui manquait,
 Ses très belles mains blanches moult souvent détordait
 A Dieu et à sa mère puis se recommandait...

Pauvre hôtel eut la dame quand ce vint au coucher
 N'y eut maison ni salle, ni chambre ni retrait,
 Ni couette ni coussin, ni drap ni oreiller,
 Ni dame ni pucelle, sergent ni écuyer,
 Ni tapis étendu pour son corps reposer...

(1) Il fait des éclairs

Quand la nuit fut venue, se prit à larmoyer :
 « Ah ! nuit, que serez longue ! moult vous dois redouter,
 Et, quand il sera jour, que Dieu me veuille aider !
 Ne saurai si arrière ou avant dois aller,
 Il y a bien de quoi je me doive effrayer.
 Car de trois choses l'une il me faut éprouver :
 Ou je mourrai de froid ou de faim sans tarder,
 Ou je serai mangée avant l'aube levée,
 C'est bien là pauvre chance pour moi, selon mon gré !
 Mère de Dieu, veuillez votre doux fils prier
 Qu'en ce besoin me veuille, s'il lui plait, conseiller,
 Si véritablement que grand besoin j'en ai ! »
 Lors se met à genoux, la terre va baiser :
 « Saint Julien, fait-elle, veuillez me conseiller ! »
 Sa paternôtre a dite, car plus n'y veut tarder,
 Et sur son côté droit s'est allé coucher,
 Par Dieu et par sa mère commence à se signer,
 Pleurant s'est endormie, Dieu veuille la garder !

Aliscans

Mort de Vivien

Guillaume va de ce côté piquant (1),
 Courroucé fut, plein de ressentiment.
 Vivien trouve sous un arbre gisant,
 Près la fontaine que bruire on entend,
 Et sur son cœur ses blanches mains croissant,
 Tout eut le corps et le haubert sanglant,
 Et sur son front le heaume flamboyant.
 Sa cervelle eut dessus ses yeux gisant,
 A son côté avait couché son brant.
 De temps à autre va sa coulpe battant,
 Et en son cœur Dame-Dieu invoquant ;
 De sa main close allait son sein frappant,
 N'avait sur lui d'entier ni tant ni quant.
 « Dieu, dit Guillaume, comme ai mon cœur dolent !
 Hui (2) j'ai reçu un dommage si grand,
 Dont souffrirai pendant tout mon vivant.
 Mon cher neveu, nul ne fut si vaillant
 Depuis le jour où Dieu a fait Adam.
 Vous ont tué Arabes et Persans ;
 Terre, ouvre-toi, me va engloutissant !
 Dame Guibour, bien à tort tu m'attends,
 Plus en Orange je n'irai retournant. »
 Comte Guillaume va durement pleurant,
 Et ses deux poings l'un sur l'autre tordant ;
 Souventes fois se proclame dolent.
 Nul ne pourra raconter son tourment,
 Car trop le mène et horrible et pesant.
 Dans sa douleur, il tomba de Baucant,
 Contre terre se pâme.

Comte Guillaume était triste et dolent,
 Vivien voit, qui gisait tout sanglant ;

(1) *Piquant des deux.*

(2) *Aujourd'hui.*

Plus douce odeur exhale que l'encens,
 Sur sa poitrine tient ses mains en croisant.
 Quinze blessures a par le corps béantes,
 Un Sarrasin mourrait de la moins grande.
 « Cher Vivien, dit Guillaume le franc,
 Malheureux fut votre corps si vaillant,
 Votre prouesse, votre courage ardent,
 Votre beauté, qu'était si avenante !
 Jamais lion ne fut si combattant.
 Mal ne cherchez, ni n'étiez arrogant,
 Ni de prouesse ne fîtes vous vantant,
 Mais étiez doux, humble et conciliant,
 Contre païens hardi et combattant.
 Point n'avez craint rois ni émirs puissants,
 Avez tué Sarrasins et Persans
 Plus que ne nul homme ne fit de votre temps.
 Tu n'as voulu que l'on te vit fuyant
 Ni pour païens (1) un seul pied reculant,
 Et c'est pourquoi tu es mort en Archans.
 Las ! Que n'y vins-je tant qu'il était vivant !
 Du pain que j'ai il eût communiqué,
 Le corps de Dieu il eût ainsi goûté,
 Et j'en serais heureux à toujours mais.
 Dieu, prends son âme, daigne à toi l'appeler !
 A ton service est mort en Alicans
 Le chevalier honnête. »

Comte Guillaume son grand deuil renouvelle,
 Tendrement pleure, sa main sur son visage :
 « Cher Vivien, nous perdons ta jeunesse,
 Ta grand prouesse, qui tant était nouvelle !
 Nul si hardi onc ne monta sur selle.
 Hélas ! Guibour, comtesse, demoiselle,
 Quand vous saurez cette triste nouvelle,
 Serez brûlée de cuisante étincelle ;
 Si ne vous part le cœur sous la mamelle,
 Serez gardée par la Vierge pucelle,
 Sainte Marie, que maint pécheur appelle. »
 Comte Guillaume de grand douleur chancelle,
 Le front sanglant de Vivien il baise,
 Sa tendre bouche, douce comme cannelle ;
 Met ses deux mains en haut sur la poitrine.
 Il sent la vie qui dans le corps palpite ;
 Du fond du cœur soupire.

« Cher Vivien, dit le comte Guillaume,
 Quand t'adoubai en mon palais, à Termes,
 Pour votre amour (2) j'ai bien donné cent hexumes,
 Et cent écus et cent larges nouvelles,
 Belles étoffes et manteaux et gonelles ;
 A volonté eurent armes et selles.
 Eh ! Guibour, dame, voici froides nouvelles,
 Cette douleur pourrez tenir pour vraie l... »
 Le prend Guillaume par-dessous les aisselles,
 Moult doucement le baise.

(1) *A cause des païens.*

(2) *Pour l'amour de vous.*

Guillaume pleure, qui le cœur eut navré,
 Par les deux fiances tient l'enfant embrassé,
 Mout doucement l'a plaint et regretté :
 « Combien je plains, neveu, votre beauté,
 Votre courage, si tôt à fin venu
 Je vous avais tendrement élevé,
 Et quand à Termes armes vous eus donné,
 Pour votre amour y furent adoubés
 Cent chevaliers que d'armes je parai.
 En Alsicans vous ont païens tué,
 Et votre corps je vois couvert de plaies !
 Ce Dieu, qui fait partout sa volonté
 Ait de votre âme et merci et pitié,
 Et de ces autres qui pour lui sont tombés,
 Qui par les morts sont tout ensanglantés !
 A Dame-Dieu un vœu tu avais fait,
 Que ne fuirais en bataille rangée,
 Devant païen, la largeur d'une épée.
 Mon beau neveu, bien peu m'avez duré !
 Les Sarrasins pourront se reposer,
 De moi n'auront plus guerre désormais,
 Ni ne perdront plein pied de la contrée,
 Quand de moi sont et de vous délivrés,
 Et de Bertrand, mon neveu, le prisé,
 Et des barons que tant j'avais aimés !
 Encore auront Orange ma cité,
 Toute ma terre et de large et de long,
 Jamais par homme combatus ne seront. »
 Lors il se pâme, tant son deuil a mené !
 Quand il se dresse, a l'enfant regardé :
 Avait un peu sa tête relevé.
 Son oncle avait oui (1) et écouté,
 Et, par pitié de lui, a soupiré.
 « Dieu, dit Guillaume, j'ai ce que tant voulais ! »
 L'enfant embrasse, et lui a demandé :
 « Neveu, vis-tu ? Réponds par charité !
 — Je vis, mon oncle, mais peu de force j'ai !
 N'est pas merveille car j'ai le cœur crevé.
 — Neveu, fait-il, dis-moi la vérité,
 As-tu jamais du pain béni usé
 Que le dimanche un prêtre eût consacré ? »
 Dit Vivien : « Je n'en ai pas goûté.
 Mais je sais bien que Dieu m'a visité,
 Quand à moi venu êtes. »

A l'aumônier mit Guillaume sa main,
 En tira un peu de ce céleste pain
 Qui fut béni sur l'autel Saint-Germain.
 Et dit Guillaume : « Or fais-toi bien certain
 De tes péchés, devant moi les confesse.
 Je suis ton oncle, n'as parent plus prochain
 Hors Dame-Dieu, le seul vrai souverain :
 En lieu de Dieu serai ton chapelain.
 A ce baptême veux être ton parrain,
 Plus vous serai que oncle ni germain. »
 Dit Vivien : « Sire, j'en ai grand faim,

(1) Il avait oui son oncle.

Tenez ma tête tout contre votre sein,
 Au nom de Dieu me donnez de ce pain,
 Puis je mourrai ici même aussitôt.
 Hâtez-vous, oncle, car j'ai le cœur bien vide.
 — Las ! dit Guillaume, douloureuse prière !
 De mon lignage j'ai perdu tout le grain,
 N'y reste plus que paille et que rebut,
 Les vrais barons sont morts ! »

Guillaume pleure, ne s'en peut arrêter,
 Son neveu a contre lui soulevé,
 Mout doucement se prit à l'accoler.
 Lors se commence l'enfant à confesser,
 Tout avoua, ne laissa de conter
 Tout ce qu'il put savoir, se rappeler.
 Dit Vivien : « Mout je suis tourmenté :
 Le premier jour où j'ai armes porté,
 Je fis le vœu, et l'ouïrent mes pairs,
 Que ne fuirais pour Ture ni pour Ecler,
 Que de bataille ne me détournerais,
 Mon escient, la longueur d'un épié,
 Que mort ou vif on m'y pourrait trouver.
 Or une troupe m'a fait hui retourner
 D'une longueur que n'ai pu estimer.
 Je crains qu'ils m'aient fait à mon vœu manquer.
 Guillaume dit : « M ne vous faut rien craindre. »
 Et à ce mot lui fait le pain manger,
 Au nom de Dieu en son corps avaler.
 Puis bat sa coulepe, et cessa de parler,
 Quand l'eut prié de Guibour saluer.
 Ses yeux se troublent, il commence à changer,
 Le noble comte se prit à regarder (1),
 Car de la tête le voulait saluer.
 L'âme s'en va, n'y peut plus demeurer.
 En paradis la fit Dieu héberger,
 Avec ses anges entrer et habiter.
 Le voit Guillaume et commence à pleurer,
 Trop bien il sait que n'y a nul recours.
 Coucha l'enfant sur son écu bouclier,
 Car il voit bien ne pourra l'emporter,
 D'un autre écu il le va recouvrir.
 Mais lorsqu'il dut sur son cheval monter,
 Le cœur lui manque, lui fallut se pâmer.
 Quand se redresse, se commence à blâmer :
 « Par Dieu, Guillaume, on vous a mout loué,
 Et par la terre Fièrbrace appelé,
 Mais puis ici lâche me proclamer,
 Quand celui laisse que devrais emporter,
 Que devrais faire à Orange enterrer.
 Plutôt j'aurais dû me laisser tuer,
 Par Sarrasins laisser mon corps percer. »
 Lors court ôter l'enfant hors des écus,
 Sur Baucent monte sans plus longtemps tarder.
 Il eut grand peine à son neveu lever ;
 De grand aban il lui fallut suer
 Quand le mit sur sa selle.

(1) *Vivien regarde le noble comte Guillaume.*

Le charroi de Nîmes

Le comte Guillaume et l'empereur Louis

Ce fut en mai, au nouveau temps d'été :
 Feuillissent bois, reverdissent les prés,
 Oiseaux commencent à bellement chanter.
 Comte Guillaume revenait de chasser,
 D'une forêt où longtemps a été.
 De prime grasse il a deux ceris tués :
 Trois muls d'Espagne il en avait chargés.
 Cinq flèches porte le baron au côté,
 Son arc d'aubier rapportait de chasser.
 Avec lui sont quarante bacheliers,
 Tous fils de comtes et de princes fiellés,
 Chevaliers furent nouvellement armés ;
 Tiennent oiseaux, dont ils se divertissent,
 Meutes de chiens font avec eux mener.
 Par Petit Pont sont à Paris entrés.
 Comte Guillaume était moult noble et preux,
 Sa venaison fit à l'hôtel porter.
 En son chemin a Bertrand rencontré,
 Et lui demande : « Mon neveu, d'où venez ? »
 Et dit Bertrand : « Sarez la vérité :
 De ce palais, où longtemps suis resté.
 Beaucoup y ai ouï et écouté.
 Notre empereur a ses barons fiellé ;
 Il donne à l'un terre, à l'autre cité,
 A l'autre bourg et ville, comme il sait.
 Moi et vous, oncle, y sommes oubliés.
 Pour moi n'importe, qui suis un bachelier,
 Mais non pour vous, le baron renommé,
 Qui tant vous êtes fatigué et lassé
 A veiller tard et le jour à jeuner. »
 L'entend Guillaume, pousse un éclat de rire :
 « Neveu, dit-il, laissez la chose aller,
 Rapidement rentrez à votre hôtel,
 Et faites-vous soigneusement traiter.
 Pour moi, j'irai au roi Louis parler. »
 Dit Bertrand : « Sire, comme le commandez ! »
 Rapidement il rentre à son hôtel.
 Comte Guillaume était moult noble et preux,
 Jusqu'au palais ne voulut s'arrêter,
 A pied descend sous l'olivier ramé,
 Puis les degrés de marbre il a monté.
 Avec tel force a le plancher passé,
 Qu'il rompt les tiges du Cordouan soulier (1)
 N'y eut baron qui n'en fût effrayé.
 Le voit le roi, devant lui s'est levé,
 Puis lui a dit : « Guillaume, ici seyez !
 — N'en ferai rien dit Guillaume le preux,
 Mais avec vous je veux un peu parler. »
 Répond Louis : « A votre volonté.
 Mien escient, bien serez écouté.
 — Seigneur Louis, dit Guillaume le preux,
 Ne t'ai servi pour la nuit manœuvrer.

(1) *De son soulier, de sa botte, en cuir d: Cordoue.*

Pour veuves femmes, enfants déshériter,
 Mais par mes armes t'ai servi en baron,
 Je t'ai fourni maint combat singulier,
 Où j'ai tué maint gentil bachelier,
 Et le péché m'en est au corps entré.
 Quels que ils fussent, les avait Dieu formés ;
 Dieu pense aux âmes, qu'il me soit pardonné !
 — Sire Guillaume, dit Louis le baron,
 Quelque répit par grâce me donnez.
 Ira l'hiver et reviendra l'été ;
 Un de ces jours mourra un de mes pairs :
 Toute la terre vous en voudrai donner,
 Avec la femme, si prendre la voulez. »
 L'entend Guillaume, il est tout hors de lui :
 « Dieu, dit le comte, qui en croix fus cloué,
 Que longue attente a pauvre bachelier
 Qui n'a que prendre et qui n'a que donner !
 Me faut songer à nourrir mon destrier,
 Encor ne sais où grain doit trouver !
 Dieu ! Comme il faut descendre en grand vallée
 Et sur grand mont faut ensuite monter,
 Quand d'une mort on attend la richesse !... »

« Seigneur Louis, dit Guillaume le fier
 Si n'avais craint le blâme de mes pairs,
 Bien a un an que je t'eusse laissé,
 Car de la Pouille lettres sont arrivées
 Que m'envoya le riche roi Gaifier :
 Que de sa terre il me voudra donner,
 Avec sa fille, toute l'une moitié.
 Et si j'avais grand terre à gouverner,
 Le roi de France je pourrais guerroyer. »
 L'entend le roi, pense en perdre le sens,
 Dit tel parole qu'aurait bien pu laisser ;
 Ainsi commence le mal à s'aggraver,
 Et la colère entre eux à augmenter.

« Sire Guillaume, répond le roi Louis,
 Il n'est nul homme en tout ce grand pays,
 Gaifier ni autre, ni le roi d'Ipolis,
 Qui de mes hommes pût un seul retenir,
 Sans qu'il ne fût en un an mort ou pris,
 Ou de la terre hors chassé en exil... »

Sur un foyer est Guillaume monté,
 Sur l'arc d'aubier s'est un peu accoudé,
 Que il avait apporté de chasser,
 D'une tel force qu'au milieu s'est brisé,
 Que les tronçons ont au plafond volé ;
 Les tronçons tombent au roi devant le nez.
 Avec outrage commença à parler
 Au roi Louis ; servi l'avait assez,
 Ses grands services vont être reprochés,
 Les grands combats et batailles rangées :
 « Seigneur Louis, dit Guillaume le preux,
 Ne te souvient du combat singulier
 Que j'ai pour toi dessous Rome livré,
 Contre Corsolt, l'émir si renommé,
 Le plus fort homme qu'en la chrétienté

Ni que l'on pût ehes les païens trouver ?
 De son brant nu m'a un tel coup donné
 Dessus le heaume, que j'avaï d'or gemmé,
 Que le cristal à terre en fit tomber,
 Devant le nez m'a le nasal coupé,
 Jusqu'aux narines me fit son brant couler ;
 De mes deux mains j'ai mon nez relevé.
 Grand fut la plaie qu'il fallut renouer,
 Maudit le mire (1) qui le me dut soigner !
 Depuis, m'appellent tous Guillaume au court nez ;
 Grand honte en ai, quand viens entre mes pairs... »

« Seigneur Louis, dit Guillaume le sage,
 Droit empereur, vous étiez fils de Charles,
 Du meilleur roi qui ait porté les armes,
 Et du plus fier et du plus équitable...
 Quand voulut Charles pour roi vous couronner,
 Et la couronne fut sur l'autal posée,
 Tu es longtemps resté sans t'avancer,
 Virent Français que guère ne valais ;
 Faire ils voulaient de toi moine ou abbé,
 Qu'en un couvent tu fusses relégué,
 Dans un montier ou dans un hermitage.
 Comte Ernals, puissant par son lignage,
 Voulut à lui la couronne attirer ;
 Quand je le vis, moult en fus courroucé,
 Et sur la tête un tel coup sur le marbre,
 Que l'abattis à l'envers sur le marbre,
 J'en fus hal de son puissant lignage !
 Je m'avançai tant que la cour fut large,
 Et bien le virent et les uns et les autres,
 Le vit le pape et tous les patriarches :
 Pris la couronne, sur le chef l'emportâtes.
 De ce service il ne vous souvint guères
 Quand vous avez sans moi donné vos fiefs !... »

« Seigneur Guillaume, roi Louis lui répond,
 Gardé m'avez et servi par amour
 Plus que nul homme qui soit dedans ma cour.
 Avancez donc, vous donnerai beau don :
 Prenez la terre au preux comte Foucon,
 Te serviront trois mille compagnons.
 — Ne le feral, Guillaume lui répond :
 Du noble comte deux enfants restés sont,
 Qui bien la terre maintenir en pourront.
 M'en donne une autre, de celle-ci ne veux... »

« Sire Guillaume, a dit le ro^e Louis,
 Quand ces enfants ne veus déshériter,
 Prends donc la terre au marquis Bérenger.
 Mort est le comte, sa femme aussi prenes.
 Te serviront deux mille chevaliers
 Aux claires armes et aux courants destriers,
 Sans te coûter la valeur d'un denier. »
 L'entend Guillaume, pense en perdre le sens,
 De sa voix claire commença à crier :
 « Ecoutez-moi, très nobles chevaliers,
 Et voyez comme mon seigneur droitier,

(1) *Le médecin.*

Louis, protégé qui le sert volontiers !
 Vous parlerai du comte Bérenger...
 Son roi servit longuement et sans bruit,
 Puis il advint que le roi combattit
 Les Sarrasins, les Turcs et les païens.
 Le combat fut merveilleux et pénétrant,
 Abattu fut le roi de son destrier,
 Il n'y serait jamais plus remonté,
 Lorsque survint le marquis Bérenger.
 Son droit seigneur il vit en grand danger,
 Par les félons et les traîtres pressé,
 A toute bride il vint de ce côté,
 En son poing tint le brant fourbi d'acier.
 Entre païens lors fit telle trouée
 Qu'entre les chiens sait faire le sanglier.
 Puis descendit de son courant destrier
 Pour son seigneur secourir et aider.
 Le roi monta, — il lui tenait l'étrier, —
 Et il s'enfuit comme couard lévrier.
 Ainsi resta le marquis Bérenger :
 Là nous le vîmes occire et démembrer,
 Et ne le pûmes secourir ni aider.
 Resté en est un courtois héritier,
 Lequel a nom le petit Bérenger.
 Mout serait fou qui tort lui porterait ;
 Qui le ferait, vil renégat serait.
 Or l'empereur me veut son fief donner ;
 Je n'en veux point, et veux que l'entendies !
 Et une chose il faut que vous sachiez :
 Par cet apôtre qu'à Rome on va prier,
 Il n'est en France si hardi chevalier,
 S'il prend la terre au petit Bérenger,
 Qui de ma main n'ait la tête coupée !
 — Grand merci, sire, disent les chevaliers
 Qui appartiennent à l'enfant Bérenger...

« Seigneur Guillaume, dit Louis le baron,
 Par cet apôtre qu'on prie au pré Néron (1),
 Puisque ce fief recevoir ne voulez,
 En cette terre ne vous sais que donner,
 Et ne se peut rien autre imaginer.
 — Roi, dit Guillaume, laissez la chose aller
 Pour cette fois, je n'en veux plus parler.
 Quand vous plaira, me donnez assez
 Pays, châteaux et donjons et fertés. »
 A ces paroles s'est le comte éloigné.

Girard de Vienne

Duel de Roland et d'Olivier

A pied dans l'île sont les deux barons fiers :
 Grands coups se donnent sur les heaumes rayés,
 Et le feu vole des brants fourbis d'acier.
 Ils ont si bien leurs écus mutilés
 Et leurs hauberts rompus et démaillés,
 Que la moitié à peine en est restée.

(1) *Le pré Néron*, emplacement du Vatican.

Lors se demande Roland, le bon guerrier,
 Comment pourrait Olivier éprouver,
 S'il est loyal comme il est renommé.
 « Sire Olivier, dit Roland aux yeux fiers,
 Je suis malade, ne le puis plus nier,
 Et me voudrais un petit peu coucher
 Pour reposer, car grand besoin j'en ai
 — J'en suis peiné, sire, dit Olivier.
 Mieux j'aimerais vous vaincre au brant d'acier
 Que de vous voir autrement empêché.
 Or vous allez, s'il vous plaît, vous coucher ;
 Pour qu'ayez frais, du vent je vous ferai
 Jusqu'au moment où plus dispos serez. »
 Roland l'entend, s'en est émerveillé.
 A haute voix commença à crier :
 « Sire Olivier, avez folle pensée !
 Ne le faisais que pour vous éprouver.
 Je combattrais quatre jours tout entiers,
 Sans demander à boire ou à manger.
 — Et moi aussi, sire, dit Olivier,
 Or nous pouvons l'assaut recommencer. »
 Et dit Roland : « J'y consens volontiers,
 Jusqu'à demain, du soir à la tombée. »
 Lors recommence cette lutte acharnée.
 Mais la sueur les a si angoissés,
 Qui tant leur a le long du corps coulé,
 Que ne se peuvent ni tant ni quant aider.
 Le voit Roland, s'en est émerveillé :
 « Sire Olivier, dit Roland le guerrier,
 Jamais ne vis un si fort chevalier,
 Qui contre moi si longtemps pût durer.
 — Sire Roland, dit le comte Olivier,
 Je sais, autant que Dieu me veuille aider,
 Que ne crains homme me puisse endommager
 Ni quelque mal me fasse... »

Cette bataille ils ont tant maintenue,
 Que presque était la nuit déjà venue.
 Mais point ne songent à s'avouer vaincus ;
 L'ardeur de vaincre les presse et les excite.
 Tenait chacun l'épée toute nue :
 L'un contre l'autre l'aurait bien cher vendue,
 Quand entre eux deux descendit une nue,
 Qui aux barons a enlevé la vue.
 Restent tout cois, nul d'eux ne se remue.
 Au plus hardi est telle peur venue,
 Qu'ils n'ont pas même pu dire : « Dieu nous aide ! »
 Voici un ange qui descend de la nue,
 Qui doucement de par Dieu les salue :
 « Francs chevaliers, votre honneur s'est accru !
 Asses avez bataille maintenue,
 Gardez-vous bien qu'elle ne continue,
 Elle vous est par Jésus défendue.
 Mais en Espagne, sur la gent incrédule,
 Soit votre force prouvée et reconnue !
 Votre prouesse bien sera employée
 Pour gagner l'amour Dieu (1). »

1) *L'amour de Dieu.*

Les deux barons là ne sont pas restés.
 Le Saint-Esprit les a illuminés,
 Reposer vont sous un arbre ramé.
 Et ils se sont l'un à l'autre juré
 Toute leur vie moult fidèle amitié.
 Roland parla, au courage éprouvé :
 « Sire Olivier, ne vous le célerai,
 Je vous engage la mienne loyauté
 Que plus vous aime que homme qui soit né,
 Hors Charlemagne, le fort roi couronné.
 Puisque Dieu veut que soyons accordés,
 Jamais n'aurai ni château, ni cité,
 Ni bourg, ni tour, ni ville, ni ferté,
 Par Dame-Dieu, que part vous n'y ayez !
 Aude prendrai (1), si bien vous est à gré.
 Et, si je puis, avant trois jours passés,
 Avec le roi bonne paix vous aurez.
 S'il ne le fait tout à ma volonté,
 S'il ne le veut permettre et agréer,
 Lors avec vous j'irai dans la cité. »
 Comte Olivier l'en a remercié,
 Ses deux mains a vers Dame-Dieu levé :
 « Glorieux Sire, que soyez adoré,
 Avec cet homme quand m'avez accordé !
 Sire Roland, ne vous le célerai,
 Plus je vous aime que homme qui soit né,
 Et je vous donne ma sœur bien volontiers,
 Pourvu qu'il en soit fait comme dirai :
 Qu'avec le roi nous soyons accordés.
 Or délacez le vert heaume gemmé,
 Que nous baiser puissions et accoler. »
 Et dit le due : « Volontiers et de gré. »
 Ils ont leurs têtes aussitôt désarmés,
 Et de bon cœur se sont entrebaisés.
 Puis sont assis dessus l'herbe du pré ;
 Leur foi se jurent en bonne volonté,
 Et à jamais fidèle compagnie :
 Ainsi fut la paix faite.

Almeri de Narbonne

La colère de Charlemagne

Quand Charles voit que tous lui ont failli,
 Ne veulent être de Narbonne saisis,
 Regrette fort Roland son bon ami,
 Et Olivier, son compagnon hardi,
 Et les barons que Ganelon vendit :
 « Neveu, fit-il, ce Dieu qui ne mentit
 Ait de votre âme et pitié et merci,
 Et des barons qui pour lui ont péri !
 Si vous viviez, je n'em saurais douter,
 Narbonne ainsi point ne serait restée.
 Puisque sont morts là-bas mes vrais amis,
 Chrétienté n'a plus nul bon ami.

(1) Pour femme.

Mais par Celui qui de vierge naquit,
 Je ne veux point quitter ce siège-ci,
 Tant que pensens en resteront saisis.
 Seigneurs barons, vous qui m'avez servi,
 Allez-vous-en, rentrez, je vous le dis,
 Dans vos pays où vous fûtes nourris.
 Car, par ce Dieu qui onques ne mentit,
 Puisque je vois que tous m'avez failli
 Qui parte ou non, je resterai ici,
 Je garderai Narbonne. »

« Seigneurs barons, ce dit Charles le roi,
 Allez-vous-en, Bourguignons et Français
 Gens du Hainaut, Flamands et Avalois (1),
 Et Angevins, Poitevins et Mansois (2),
 Bretons, Lorrains, et gens du Ilurepoix,
 Ceux du Berry et tous les Champenois !
 Ne pensez pas que veuille en plaisanter :
 Ceux qui voudront sur-le-champ s'éloigner,
 N'en retiendrai un seul contre son gré !
 Car, j'en atteste saint Firmin d'Amiénois,
 Demeurerai ici en Narbonnois,
 Je garderai Narbonne et le pays !
 Je resterais ici plutôt vingt mois,
 Que de ne pas conquérir ce palais.
 Quand regagné aurez l'Orléanois,
 En douce France, et dans le Laonois,
 Si l'on s'enquiert où est Charles le roi,
 Vous répondrez, pour Dieu, seigneurs français,
 Que le laissâtes au siège en Narbonnois ! »

Ogier le Danois

Charlemagne et le jeune Ogier

L'empereur s'est de grand matin levé,
 Oût la messe au moutier Saint-Omer.
 En son palais est le roi retourné,
 Puis il demande Ogier son prisonnier.
 Tout aussitôt l'a Guimer amené,
 Le châtelain à qui l'a confié.
 « Ogier, vous m'êtes en otage livré ;
 Vous sivez comme Geoffroi m'a offensé,
 Qui telle honte fit à mes messagers :
 Tonsures faire et moustaches couper.
 Toute ma vie, me sera reproché ;
 Mais, par ma tête, moult cher vous le païes,
 Je vous ferai tous les membres couper.
 — Sire, dit-il, sera comme voudrez.
 Vous pouvez croire que moult peu m'a aimé
 Geoffroi mon père, que Dieu puisse confondre,
 Qui à vous m'a en otage donné.
 Bien l'a voulu Béliissent aux yeux clairs,
 C'est ma marâtre ; Dieu la puisse frapper !
 Pour cela fit vos hommes outrager. »

(1) *Avalois* : gens des Pays-Bas (du pays d'aval).

(2) *Mansois* = *Manceaux*.

« Sire empereur, dit le Danois Ogier,
 Bien me pouvez occire et démembrer ;
 Si vous le faites, ce sera grand péché !
 Guères ne m'a Geoffroi mon père aimé,
 Quand en otage m'a fait à vous livrer. »
 Lors devant lui a l'enfant regardé,
 Et vit la salle s'emplier de chevaliers...
 « Seigneurs, dit-il, très nobles chevaliers,
 Le roi messire à mort m'a condamné,
 Pour Dieu vous prie, le Seigneur adoré,
 Que envers lui m'aidiez à m'acquitter. »
 Et ils répondent : « Bel enfant, volontiers.
 Nous le prions pour vous, s'il vous agréé. »
 Quatorze comtes lui sont tombés au pied,
 Qui tous lui crient et merci et pitié :
 « Qu'y peut l'enfant, si Geoffroi t'a tort fait ? »
 Cette parole a le roi courroucé :
 « Barons, dit-il, d'ici vous retirez,
 Car, par l'apôtre qu'à Rome on va prier,
 Je lui ferai tous les membres trancher ;
 Ne veux sur lui qu'exemple vous preniez.
 Si votre fils en otage laissez,
 Et me trompez, plus ne le reverrez. »
 Ils disent : « Sire, sera comme voudrez,
 Mais jamais homme, chrétien baptisé,
 A un enfant tel traitement n'a fait. »
 Voici la reine qui revient du moutier,
 Et se sont mis barons à la prier
 Qu'au roi demande qu'il ait pitié d'Ogier.
 Alors la reine vient au roi sans tarder,
 Mout doucement le commence à prier :
 « Sire, veuillez cet enfant me donner ;
 Dedans ma chambre en ferai un huissier.
 Par Dame-Dieu, moult grand besoin j'en ai. »
 Et dit le roi : « En vain vous m'en priez,
 Car, pout tout l'or qui soit, ne le rendrais. »
 Et dit la dame : « Enfant, je ne puis rien.
 Dieu te défende, qui en croix fut dressé ! »
 Lors on eût vu le damoiseau pleurer,
 Tordre ses poings, ses blonds cheveux tirer,
 Sa fine hermine de ses mains déchirer !
 De grand pitié pleurent cent chevaliers,
 Sergents et dames, et pucelles et femmes,
 Pour Dieu demandent tous la grâce d'Ogier.
 Et le roi jure, par le grand saint Richer,
 Que leur prière ne saurait le sauver.
 Mais en peu d'heure Dieu peut son homme aider :
 Dans le palais voici deux messagers,
 De Rome viennent dolents et courroucés.
 Le roi les vit, et bien les reconnaît,
 Pour eux se lève, ainsi leur a parlé :
 « Que font à Rome, dites m'en vérité,
 Et comment vont les barons chevaliers
 Et le saint pape et tout l'autre clergé ?
 Et ils répondent : « Sire, autrement que bien.
 En Rome n'est chapelle ni moutier
 Qui bien ne soit renversé et brûlé ;
 Par force y sont les Sarrasins entrés,
 Tout le pays ont pris et ravagé.

— Dieu ! dit le roi, comme suis tourmenté !
 Lors s'est à Hugues l'empereur adressé :
 « Je vous confie le fils Geoffroi, Ogier,
 Tout droit je veux qu'à Rome l'emmeniez !
 Quand mes barons y seront arrivés,
 Dessus un puy ferai fourches dresser ;
 Pendu sera devant maints chevaliers,
 Ceux d'Allemagne comme ceux de Bavière. »

Renaud de Montauban

Combat de Renaud contre Charlemagne et contre Roland

Charle a tiré Joyeuse, l'écu au cou passé,
 Et Renaud se tint coi, bien au milieu du pré.
 Il voit Charles venir vers lui tout courroucé.
 « Hé Dieu ! ce dit Renaud, qui naître m'avez fait,
 Je vois à grande allure mon seigneur s'avancer.
 Ne frapperai premier, son attaque attendrai. »
 Charles le va férir sur le heaumo gemmé,
 De l'épés Joyeuse lui a grand coup donné
 Tant que pierres et fleurs en bas en a jeté,
 Et du cou bien lui a son écu écorné ;
 Cent et cinquante mailles de son écu safré
 Lui abattit à terre devant lui dans le pré.
 Dame-Dieu empêcha, par la sienne bonté,
 Qu'il ne l'ait en sa chair ni atteint ni blessé.
 Son éperon d'or fin en deux lui a coupé,
 Jusqu'au pommeau Joyeuse en terre s'est fichée.
 Renaud, à cette vue, presque en est affolé.
 Ne le voulut frapper ni toucher de l'épéc,
 Mais il passe en avant, par les flancs l'a saisi,
 Sur son cou le chargea, car voulait l'emporter
 Tout droit jusqu'à Bayart, près de là tout sellé.
 De sa voix haute et claire commença à crier :
 « Où êtes-vous, mes frères, et vous, baron Maugis ?
 Un tel butin j'ai fait, si pouvons l'emporter,
 En France grâce à lui aurons la paix gagné. »
 Mais n'entendirent point Renaud les appeler.
 Et Charles, d'autre part, hautement a crié :
 « Ah ! Roland, beau neveu, où êtes-vous allé ?
 Olivier de Vienne, à mon secours venez,
 Et vous, sire duc Naimés, et Turpin l'ordonné (1),
 Vous que j'ai tant chéris, et que toujours j'aimai !
 Roland l'a entendu, et le comte Olivier,
 Le duc Naimés de France et Turpin l'ordonné,
 Et Ogier le Danois vers lui s'est dirigé...
 De là jusqu'à Renaud ne se sont arrêtés.
 D'autre part vint Guichard sur Vairon tout armé,
 Aalard et Richard, Maugis le renommé
 Et quatre cents Gascons, d'armes bien équipés,
 Et d'une part et d'autre moult y eut ohevaliers.
 Là vous auriez pu voir un combat si mortel,
 Tant de lances brisées, et tant d'écus troués,
 Tant de nobles barons à terre renversés !
 Roland a Veillantif des éperons piqué

(1) Ordonné, qui a reçu les ordres.

Et tiré Durendal, qui lui pend au côté
 Et va férir Renaud sur le heaume gemmé.
 Si grand coup lui donna que tout l'a étourdi :
 « A tort sur vos épaules avez Charles chargé,
 Trop est pesant le roi pour ainsi l'emporter ;
 Telle audace sera, je crois, moult cher payée. »
 Moult est dolent Renaud, quand s'entend menacer,
 En même temps se sent sur le heaume frapper.
 Il a tiré Froberge, au pommeau niellé,
 Et tient bien Charlemagne, point ne le laisse aller.
 Il a dit à Roland : « Bel ami, ça venez.
 Ne vous emportez mie, mais le roi reprenez ! »
 Quand Roland l'entendit, presque en est affolé.
 Les voici face à face, à la main lours épées.
 Renaud lâcha le roi, nul ne lui en sut gré,
 Lorsqu'arrive Aalard, qu'il avait appelé,
 Et Richard et Guichard ; Roland vont attaquer,
 Tous trois le vont férir sur son écu bordé,
 Et, qu'il le veuille ou non, du cou l'ont arrachié.
 Richard de son épée l'a vivement pressé,
 Et par force Roland leur a le dos tourné,
 Revient auprès de Charles, dont s'était éloigné.
 Renaud, le fils Aimon, est sur Bayard monté,
 Et a dit à ses frères : « Bien sommes-nous volés !
 Si vous fussiez ici, bonne encontre c'était,
 Charles nous eussions pu à Montauban mener.
 — Sire, disent ses frères, à bien faire pensez,
 Et faites vos trompettes et tous vos cors sonner,
 Car le temps est obscur, et la nuit est bien près.
 Allons à Montauban, notre château princier,
 D'ici faisons nos gens arrière retourner.
 N'y avons rien perdu, avons le champ gagné. »
 Charles a fait ses cors claironner et corner,
 Et Renaud promptement fait ses clairons sonner.
 Les deux troupes s'assemblent, qui s'en veulent aller ;
 Chacun autour de lui a ses gens rassemblé.
 Et Charles s'en retourne, a Balençon passé :
 « Par ma tête, dit-il, male encontre avons fait,
 Quand Renaud et ses frères m'ont hors du champ jeté !
 — Sire, ce dit Roland, ne vous déconfortez.
 Si perdu y avons, ils n'ont guères gagné. »

Garin le Lorrain

Meurtre d'Hardré

Fromont l'entend, pense en perdre le sens,
 Il court sur lui, n'a souci de tarder.
 Garin le frappe, quand le vit approcher,
 Grand coup lui a sur la tête donné,
 Tout étendu l'abattit à ses pieds.
 Bordelais viennent, soixante chevaliers,
 Sont accourus pour leur seigneur aider.
 Là eussiez vu un combat commencer,
 Tant de moustaches, de cheveux arracher,
 Et tant de coups recevoir et donner !
 Le roi est jeune, ne s'y peut opposer,
 Ils ne le prisent la valeur d'un denier.

Le comte Hardré à la chambre est allé
 Où il souloit (1) dormir et reposer,
 A son chevet trouva un brant d'acier.
 Il s'en saisit, Dieu veuille le maudire!
 Dans le palais arrière est retourné,
 Par lui moururent, ce jour, maints chevaliers
 Ne les voulurent Bordelais épargner,
 Fortement ont les Lorrains maltraités :
 Plus de quatorze en ont le chef coupé,
 Et au restant font la salle vider.
 Viennent aux portes, les trouvent verrouillées,
 Par fortes barres tenues et fermées.
 Garin demeure dolent et courroucé,
 Et dans un angle se tient du grand palais.
 Un porte-broches a devant lui trouvé,
 Le prit en main, car en eut grand besoin :
 Là se défend comme bon chevalier.
 Que Dieu en ait et merci et pitié.
 Hardré le presse, qui tint le brant d'acier,
 C r volontiers lui eût le chef tranché,
 Dieu ne voulut, ni la sienne pitié.
 Point ne périt qui Dieu veut bien aider.

Mais alors vint Hernais d'Orléans,
 Etait neveu de Garin le guerrier,
 Et frère d'Eude, l'évêque droiturier...
 Hernais vient, n'a souci de tarder,
 Au roi de France, pour recouvrer ses fiefs.
 Il n'y vint pas comme vilain berger,
 Mais comme preux et vigoureux et fier :
 Pour compagnons a mille chevaliers,
 Aux belles armes et aux courants destriers.
 Sur son chemin rencontre un écuyer,
 Qui fut blessé dans son corps d'un épié,
 Et du palais venait, courant à pied ;
 Le sang vermeil à terre lui coulait.
 Ces mots lui a Hernais adressé :
 « Va, bel ami, Dieu te rende santé !
 Que s'est-il donc passé dans ce palais ?
 — Sire, par Dieu, grand deuil et grand pitié.
 Fromont le comte et Hardré aux yeux fiers
 (Jésus de gloire veuille d'eux nous venger !)
 Fortement ont les Lorrains maltraités,
 Plus de quatorze ils en ont morts laissés.
 Le duc Garin est en moult grand danger. »
 Lors Hernais pense en être affolé ;
 Hautement crie : « En avant, chevaliers !
 Qui de vous m'aime, par ma foi, je verrai.
 Garin mon oncle ne dois abandonner. »
 Rapidement descendent des destriers,
 Qu'à la main prirent les vaillants écuyers,
 Et ils montèrent les degrés du palais.
 Viennent aux portes, les trouvent verrouillées
 Et bien fermées, mais n'en sont arrêtés :
 Une grand poutre ils trouvent de dix pieds,
 D'un même effort frappent cent chevaliers

2) *Avait l'habitude de.*

Contre les huis, qu'ils font des gonds sauter,
La barre ils font toute en morceaux briser,
Dans le palais les battants retomber,
Et dans la salle ils entrent, brants tirés.

S'est le premier Hernalis avancé :
« Châtel ! » il crie, « En avant, chevaliers ! »
Et frappe Hardré d'un si grand coup plénier
Que la cervelle en répand à ses pieds.
Un autre il frappe, ne l'a pas épargné,
Puis un troisième il atteint par derrière :
Le coupe en deux, com rameau d'olivier.
Bien y férèrent les autres chevaliers,
Pas un n'y a qui le sien n'ait tué.
Bientôt se tournent en fuite les blessés :
Dessous les tables les eussiez vus cacher
Pour se sauver, mais à rien ne leur sert.
Le duc Garin en fut joyeux et gai ;
Hernalis voit, l'en a remercié :
« Merci à vous, ce dit-il, beau neveu !
M'avez, par Dieu, tiré de grand danger :
Sans vous, j'étais et mort et démembré.
N'échapperont les félons Bordelais ! »
Devant, derrière, les frappent et les taillent,
Le palais font aux Bordelais vider.
Fromont en est dolent et courroucé.
Quand voit ses hommes occire et démembrer,
Et voit son père en la chambre couché, (1)
Ne sut que faire, car moult en est troublé.
Par la fenêtre il saute en un verger,
A son logis il est venu à pied,
Hautement crie : « Amenez mon destrier ! »
On lui amène ; point n'attend d'être aidé,
Fromont y monte, à gauche, par l'étrier,
Et avec lui (2) quatorzo chevaliers.
Descend le tertre, a les hauteurs laissé,
Mais vers Soissons il n'osa retourner :
Vers Saint-Quentin sa course a dirigé.

Ami et Amile

Ami et Amile se retrouvent et se reconnaissent

A la porte est le vaillant comte Ami,
Et sa crécelle il a fait retentir,
Secours demande, par Dieu qui ne mentit.
L'entend le comte de la table où il sit, (3)
Lors il appelle le sénéchal Rémi :
« A cette porte j'ai un malade ouï,
Va, porte-lui et du pain et du vin,
Et de la chair, par Dieu qui ne mentit !
Et Dieu me rende mon compagnon Ami,
Ou tels nouvelles me donne d'en ouïr
Par quoi je sache s'il est ou mort ou vif ! »

(1) Couché mort.

(2) Montent à cheval en même temps que lui.

(3) Où il fut assis, où il était assis.

Le sénéchal prend le pain et le vin,
Puis les degrés de marbre a descendu,
Au comte Ami le porto.

Le comte Ami prend le pain et la chair,
Garin et Haimme tondirent le hanap.
Le sénéchal, qui nul mal ne pensa,
Y a tôt mis le vin que il porta :
Tout en fut plein et, comme l'autre, ras (1).
Le sénéchal bien garde s'en donna,
Et les degrés du palais remonta
Vers son seigneur le comte.

« M'avez voulu au bon homme envoyer :
Malade il est, nul n'est si beau que lui.
Un hanap a, qui est de très grand prix.
Avec le vôtre s'il était échangé,
Dieu ne fit onques homme de mère né,
Qui l'un de l'autre les pourrait discerner.
« Mème m'y, frère », le comte lui a dit,
Et il répond : « Par ma fol, volontiers. »
Le comte Amile ne s'y veut attarder,
Au compagnon voudrait pouvoir parler.
Etait allé au bourg à Saint-Michel,
Et point ne le trouvèrent.

Lors descendirent les degrés du donjon,
Point ne le trouvent à la porte dessous :
Il est allé dans la ville et au bourg
Pain mendier, dont n'avait encor prou.
Le comte l'a de tout son cœur cherché.
Voit la charrette, les serfs étaient autour.
Le comte Amile s'appuya au timon,
Et il demande : « Sire, d'où êtes-vous? »
Et dit Ami : « Ne sais qu'importe à vous.
Ne voyez-vous que je suis un lépreux?
Je cherche Amile, dont je suis désireux.
Quand ne le trouve, moult en suis courrouceux,
Et mort je voudrais être. »

Le comte Amile entend Ami parler,
Son compagnon que moult a désiré ;
Sur la charrette aussitôt est monté,
Car il le veut baiser et accoler.
Dans le palais lors il l'a fait mener ;
Sur un tapis africain d'outre-mer
Ils l'ont assis, le veulent honorer.
Et Bélissent la belle au clair visage,
Voit son mari, se prend à l'appeler :
« Sire, qui est-ce? Point ne m'é le celez,
Quand je vous vois si gand joie mener.
— Dame, dit-il, par sainte charité,
C'est mon ami, que je dois moult aimer,
Car de malheur et de mort m'a sauvé. »
Lors Bélissent se prit joie à mener.

(1) Ce qui indiquait que les deux hanaps avaient la même contenance.

Raoul de Cambrai

Raoul devant Origny

Raoul s'écrie : « Aux armes ! chevaliers ;
 Et vite allons Origny renverser !
 Qui restera, jamais ne l'aimerai. »
 Les barons montent, car ne l'osent laisser.
 Ensemble furent plus de quatre milliers.
 Vers Origny ils se sont avancés ;
 Le bourg assaillent, se mettent à lancer.
 Bien se défendent les gens, besoin en ont.
 Les chevaliers commencent d'approcher,
 Devant la ville vont les arbres trancher.
 Et les nonnains sortent hors du moutier,
 Les nobles dames ; chacune a son psautier,
 Ainsi faisaient le service de Dieu.
 Marcent y fut, la mère de Bernier :
 « Pitié, Raoul, par Dieu le droiturier !
 Grand péché fais, si nous laisses frapper ;
 Facilement détruire nous peut-on. »

« Sire Raoul, dit la mère Bernier,
 Nous ne savons nulle arme manier ;
 Bien nous pouvez détruire et mettre à mort :
 Ecu ni lance ne nous verrez porter
 Pour nous défendre, ne vous le veulx celer.
 Tout notre vivre et tout notre manger,
 De cet autel il nous le faut tirer,
 Et en ce bourg prenons notre manger.
 Les nobles hommes moult aiment ce couvent,
 Et nous envoient et l'or pur et l'argent.
 Donnez la trêve au cloître et au moutier,
 Et dans nos prés à votre guise allez.
 À nos frais, sire, si bien vous le voulez,
 Nous soignerons vous et vos chevaliers.
 Ce qu'il leur faut auront les écuyers,
 Paille et avoine et assez à manger. »
 Et dit Raoul : « Par le grand saint Riquier,
 Et pour vous plaire quand m'en voulez prier,
 La trêve aurez, quelqu'ennui qu'on en ait. »
 Et dit la dame : « Grand merci en ayez ! »
 S'en va Raoul sur son cheval coursier.
 Bernier y vint, le guerrier renommé,
 Pour voir sa mère, Marcent au fier visage ;
 De lui parler moult grand besoin avait.

S'en va Raoul, est sorti de ce pas.
 Bernier y vint, vêtu de riche drap,
 Pour voir sa mère, descendit de cheval.
 Elle le baise et prend entre ses bras,
 Trois fois l'accable, le fit de tout son eour.
 « Beau fils, dit-elle, tes armes prises as ;
 Béni le comte par qui si tôt les as,
 Et aussi toi, quand mérité tu l'as !
 Mais une chose cacher ne me dois pas :
 Pourquoi le fief de ton père envahir ?
 Il n'a d'autre hoir, et point ne le perdras ;
 Par ta prouesse et ta valeur l'auras. »

Et dit Bernier : « Par le grand saint Thomas,
 Ne m'en irais pour le fiel de Bagdad.
 Mon seigneur est plus félon que Judas,
 C'est mon seigneur : chevaux me donne et draps,
 Equipements, étoffes de Bagdad :
 Ne l'quitterrai pour le fiel de Damas,
 Sans que tous disent : « Bernier, le droit en as (1).
 — Fils, dit la mère, par ma foi, droit en as (2) ;
 Sers ton seigneur, ainsi Dieu gagneras. »

En Origny, le bourg moult grand et riche,
 Les fils d'Herbert avaient ce lieu moult cher,
 Clos d'un palis qu'autour firent planter,
 Mais pour défendre (3) ne valait un denier.
 Il y avait merveilleux et grand pré,
 Sous Origny ; les tournois s'y faisaient.
 Le pré était aux nonnains du montier ;
 Leurs bœufs y paissent, qui leurs terres labourent
 Sous ciel n'est homme qui l'osât ravager.
 Comte Raoul sa tente y fait dresser :
 Tous les piquets sont d'argent et d'or pur ;
 Quatre cents hommes s'y peuvent héberger.
 Du camp s'échappent trois gloutons maraudeurs,
 Et jusqu'au bourg ne cessent de piquer (4) ;
 Y font butin que ne veulent laisser :
 Leur en pesa, n'en purent profiter.
 Dix bourgeois courent, chacun porte un levier
 Deux en tubèrent pour leur plus grand malheur
 L'autre s'en va fuyant sur son destrier ;
 Jusques aux tentes ne voulut s'arrêter,
 A pied descend sur le sable du pré,
 A son seigneur va le soulier baiser,
 Tout en pleurant merci lui va crier,
 A haute voix commença à hucher :
 « Que Dams-Dieu ne veuille plus t'aidor,
 Si ne te vas de ces bourgeois venger,
 Qui tant sont riches et orgueilleux et fiers !
 Toi ni nul autre ne prisent un denier,
 Mais te menacent de ta tête rognier.
 S'ils te pouvaient entre leurs mains tonir,
 Ne te vaudrait tout l'or de Montpellier.
 J'ai vu mon frère occire et démembrer
 Et mon neveu renverser et tuer.
 M'auraient occis, par le grand saint Riquier,
 Quand je m'en vins fuyant sur ce destrier. »
 Raoul l'entend, pense en être affolé ;
 Hautement erie : « Frappez, francs chevaliers
 Je veux aller Origny saccager.
 Puisqu'ils me font la guerre commencer
 Si m'aide Dieu, ils le payeront cher ! »
 Quand ils l'entendent, vont mettre les hauberts
 Rapidement, car ne l'osent laisser.
 Bien sont dix mille, à ce qu'on m'a conté

(1) Tu as le droit de le quitter.

(2) Tu as le droit de rester près de Raoul.

(3) Pour se défendre.

(4) Piquer des épérons.

Vers Origny commencent à piquer,
 Dans les fossés entrent pour vile aller,
 Le palis tranchent avec les coins d'acier,
 Dessous leurs pieds le font se renverser ;
 Le fossé passent à côté du vivier,
 Jusques aux murs ne veulent s'attarder.
 Ce jour, ne peuvent bourgeois que s'irriter,
 Quand du palis ne se purent aider.

Les bourgeois voient le palis ont perdu :
 Les plus hardis en furent éperdus.
 Aux forteresses des murs sont revenus ;
 Ils jettent pierres et maints grands pieux aigus,
 Beaucoup des gens de Raoul sont occis.
 Dedans la ville il n'est homme resté,
 Ne soit aux murs pour défendre venu,
 Et jurent Dieu et la sienne vertu.
 Si Raoul trouvent, mal lui est advenu.
 Bien se défendent les jeunes et chenus.
 Raoul le voit, le cœur a courroucé :
 Il jure Dieu et la sienne vertu,
 Que, s'ils ne sont mis à mal et pendus,
 Il ne se prise la valeur d'un fétu.
 Hautement crie : « Barons, mettez le feu !
 Et ils le firent quand ils l'ont entendu,
 Car au butin sont volontiers venus.
 Malement a Raoul l'accord tenu.
 Qui entre lui et dame abbesse fut :
 Elle a de lui reçu mauvais salut.
 Tout le bourg brûle, il n'y est rien resté.
 L'enfant Bernier grand douleur en a eu,
 Quand voit ainsi tout Origny détruit.

Comte Raoul eut le cœur courroucé
 Pour les bourgeois qui lui ont résisté.
 Par Dieu jura et la sienne pitié,
 Ne laisserait pour Reims l'archevêché,
 Que ne les brûle tous avant nuit tombée.
 Le feu commande, et l'ont mis écuyers.
 Brûlent les salles, s'effondrent les planchers ;
 Tonneaux s'enflamment, les cercles sont brisés.
 Les enfants (1) brûlent, c'est grand deuil et péché !
 Comte Raoul en a bien mal agi :
 Le jour d'avant à Marcent a promis
 Que n'y perdraient nonnes un pan de soie,
 Et il les brûle, tant il fut enragé !...

En Origny, le bourg moult grand et riche,
 Les fils d'Herbert avaient ce lieu moult cher,
 Marcent y mirent, la mère de Bernier,
 Et cent nonnains pour Dame-Dieu prier.
 Comte Raoul, qui le courage eut fier,
 A fait le feu par les ruës porter.
 Les maisons flambent, s'effondrent les planchers
 Les vins s'écoulent, en flottent les celliers ;
 Le lard s'enflamme et tombent les lardiers.

(1) Les jeunes filles, les nonnes.

La graisse au feu a des forces donné,
 Sur les tours monte, sur le maître-clocher,
 Bien il fallut que s'abattent les toits.
 Entre deux murs est telle masse ardente,
 Les nonnains brûlent, trop y eut grand brasier ;
 Toutes cent brûlent par le plus grand malheur,
 Avec Marcent, la mère de Bernier...
 De pitié pleurent les hardis chevaliers.
 Quand Bernier voit les choses empirer,
 Tel deuil en a, pense en être affolé.
 Contre son sein a son écu serré,
 L'épée au poing est venu au mou-tier,
 A travers l'huis vit la flamme rayer (1).
 Si loin qu'on peut une flèche lancer,
 Ne peut nul homme vers le feu approcher.
 Bernier regarde, près d'un degré de marbre,
 Là vit sa mère étendue et couchée,
 Sur sa poitrine vit brûler son psautier.
 Lors dit l'enfant : « Bien fou est mon désir.
 Aucun secours ne la pourra sauver.
 Ah ! douce mère, hier vous m'avez baisé !
 En moi avez moult mauvais héritier,
 Je ne vous puis secourir ni aider.
 Dieu ait votre âme, qui tous nous doit juger !
 Félon Raoul, Dieu te puisse accabler !
 Je ne veux plus ton hommage porter (2).
 Si je ne puis cette honte venger,
 Je ne me prise la valeur d'un denier ! »
 Tel douleur a, laisse choir son épée.

Jérusalem

L'épreuve de la sainte lance

Les barons de l'armée en parlent tous ensemble,
 Ils tiennent un concile, au nom de pénitence.
 Disent aux pèlerins qu'ils apportent le bois ;
 Ils feront faire un feu pour éprouver la lance,
 Le clero y entrera, qui l'avait fait connaître.
 La haire avait vêtue, et tint la sainte lance,
 Et dit une parole à ces barons de France,
 De par notre Seigneur, que bien put-on entendre :
 « Seigneurs, tant erois en Dieu et sa digne puissance,
 Que j'entrerai au feu et porterai la lance. »
 Lors la montra au peuple, en la flamme se lance.
 Quelques-uns vont au bois pour apporter des branches ;
 Epines pour brûler réunirent (3) ensemble ;
 Puis y ont mis le feu et a jailli la flamme ;
 Ils y font un chemin, et le saint clero y entre.

Tous les barons de l'ost en tiennent un concile,
 Qu'éprouveront la lance dont mourut notre sire,
 Car moult y eut de ceux qui ne veulent y croire.

(1) *Rayonner.*

(2) *Rester ton homme.*

(3) *Ils réunirent.*

Clercs et moines et prêtres les chapes revêtirent ;
 Ils bénissent le feu qui sert au jugement,
 Et prient Dame-Dieu, le fils Sainte-Marie,
 Si le clero a bon droit, qu'en ce feu ne périsse.
 Oyez, francs chrétiens, que fit le noble clero ;
 Ne vivra que cinq jours après ce jugement.
 L'apôtre saint André lui a vérité dit.
 Nus pieds fut, en chemise, a la haire vêtue,
 Et tint la sainte lance, nullement ne s'émut.
 Puis entra dans le feu, voyant tous les barons.
 Dieu se tint avec lui et en sa compagnie,
 Sa chair ne fut brûlée, ni sa haire blêmie.
 Français le voient sortir, et fort s'en réjouirent ;
 Ils courent au-devant, en triste état le mirent !
 Les cheveux lui arrachent, sa robe lui déchirent ;
 Des vêtements qu'il porte veulent faire reliques.
 L'emportent duc Rainaud et comte de Saint Gilles.

Le chevalier au lion

La fontaine merveilleuse

« Je suis, tu vois, un chevalier,
 Cherchant ce que trouver ne puis,
 J'ai bien cherché et rien ne trouve.
 — Et que voudrais-tu donc trouver ?
 — Aventure, pour éprouver
 Ma prouesse et ma hardiesse.
 Or je te prie et te demande,
 Si tu sais, que tu me conseilles
 Pour aventure ou pour merveille
 — Ne puis, fait-il, te conseiller,
 Car je ne sais nulle aventure,
 Ni jamais n'en ouïs parler.
 Mais, si tu t'en voulais aller
 Ci près jusqu'à une fontaine
 Tu n'en reviendrais pas sans peine,
 Si bien tu lui rendais son droit.
 Ici même tu trouveras
 Un sentier qui te mènera.
 Le droit chemin toujours suivras,
 Si bien veux tes pas employer !
 Car tôt pourrais te dévoyer,
 Beaucoup y a d'autres chemins.
 La fontaine verras, qui bout,
 Pourtant plus froide elle est que marbre,
 Ombre lui fait le plus bel arbre
 Qu'ait jamais pu former Nature ;
 En tout temps sa feuille lui dure,
 Car ne la perd soir ni matin ;
 Il y pend un bassin d'or fin,
 Avec une si longue chaîne,
 Qui s'étend jusqu'en la fontaine
 Près la fontaine trouveras
 Un perron tel que tu verras
 (Ne sais te dire comment est,
 Car je n'en vis jamais nul tel),

Et d'autre part une chapelle
 Petite, mais elle est fort belle.
 Si tu veux au bassin l'eau prendre
 Et dessus le perron l'épandre,
 Tu verras là telle tempête
 Qu'en ce bois ne restera bête,
 Chevreuil ni cerf, daim ni sanglier,
 Même les oiseaux s'enfuiront ;
 Car tu verras foudre tomber,
 Le vent souffler, arbres briser,
 Pleuvoir, tonner et éclairer,
 Si bien que, si t'en peux tirer
 Sans grande peine et sans souffrance
 Tu seras de meilleure chance
 Que chevalier ne fut jamais. »

Lors du vilain me séparai,
 Car bien m'avait la voie montré.
 L'heure de tierce était passée,
 Pouvait être près de midi,
 Quand je vis l'arbre et la fontaine
 Je sais de l'arbre, c'est certain,
 Que c'était bien le plus beau pin
 Qui jamais sur terre ait poussé ;
 Ne crois qu'il ait jamais tant plu
 Que goutte d'eau y pût passer,
 Mais toute par dessus coulait.
 A l'arbre vis le bassin pendre,
 Du plus fin or qui fût à vendre
 En aucun temps à nulle foire.
 Pour la fontaine, pouvez croire
 Qu'elle bouillait comme une eau chaude.
 Le perron était d'émeraude,
 Percé d'un trou ainsi qu'une outre,
 Avec quatre rubis dessous,
 Plus flamboyants et plus vermeils
 Que n'est au matin le soleil
 Quand il paraît à l'Orient.
 De ce que sais à bon escient,
 Ne vous en mentirai d'un mot.
 Il me plut de voir la merveille
 De la tempête et de l'orage,
 En quoi je ne me tins pour sage,
 Car je m'en serais repenti,
 Si j'avais pu, tout aussitôt
 Que j'eus dessus le perron creux
 Répandu de l'eau du bassin.
 J'en versai trop, je le crains bien,
 Car je vis le ciel si brisé
 Que de plus de quatorze parts (1)
 Me frappaient aux yeux les éclairs,
 Les nuages tout pêle-mêle
 Jetaient et pluie et neige et grêle.
 Le temps fut si mauvais et fort
 Que cent fois pensai être mort
 Des foudres près de moi tombées

(1) De toutes parts.

Et des arbres qui se brisaient.
 Sachez que mon émoi fut grand
 Tant que le temps ne s'apaisa.
 Mais Dieu bientôt me rassura,
 Car le temps guères ne dura
 Et tous les vents se reposèrent :
 Dès qu'à Dieu plut, venter n'osèrent.
 Et quand je vis l'air clair et pur,
 De joie je fus tout rassuré ;
 Car la joie, si bien la connus,
 Fait tôt oublier grand ennui.
 Dès que l'orage fut passé,
 Sur le pin je vis amassés
 Tant d'oiseaux (et m'en veuillez croire
 Qu'on n'y voyait branche ni feuille
 Quo tout ne fût couvert d'oiseaux.
 En était l'arbre bien plus beau.
 Doucement les oiseaux chantaient,
 Et fort bien entre eux s'accordaient,
 Et divers chants chantait chacun,
 Si bien que ce que chantait l'un
 A l'autre chanter n'entendia.
 De leur joie je me réjouis,
 J'écoutai tant qu'ils eurent fait
 Leur service tout achevé ;
 Jamais n'ouïs si belle joie,
 Ni crois que nul puisse l'ouïr
 S'il ne va ouïr celle même
 Qui tant me plut et me ravit
 Que je m'en dus pour sou tenir.
 J'y fus tant que j'ouïs venir
 Des chevaliers, ce me semblait,
 Bien je pensai qu'ils fussent dix,
 Tel bruit et tel fracas menait
 Un seul chevalier, qui venait.
 Quand je le vis t ut seul venant,
 Aussitôt mon cheval sanglai
 Et à monter ne mis retard.
 Et celui-ci, l'air menaçant,
 Venait plus vite qu'un aiglon,
 Il semblait fier comme un lion,
 Et aussi haut qu'il put crier,
 Me commença à défier
 Et dit : « Vassal, moult m'avez fait,
 Sans nul défi, honte et dommage.
 Vous auriez dû me défier,
 Si quelque raison fût en vous,
 Ou du moins vos griefs déclarer
 Avant que me fissiez la guerre.
 Mais si je puis, seigneur vassal,
 Sur vous retombera le mal.
 Du dommage, qui est patent,
 Autour de moi est le témoin,
 Tout mon bois qui est abattu.
 Plaindre se doit qui est battu ;
 Et je me plains, bien ai raison,
 Que vous m'avez de ma maison
 Chassé hors par tonnerre et pluie.
 Fait m'avez chose qui m'ennuie.

Malheur à qui le trouve bon !
 Dans mon bois et dans mon château
 Vous m'avez fait telle envahie
 Que nul secours ne m'eût fourni
 Grande tour ni le plus haut mur ;
 Nul homme en sûreté ne fut
 En forteresse qui y fût
 De dure pierre ni de bois.
 Mais sachez bien que désormais
 N'aurez de moi trêve ni paix !
 A ce mot nous nous abordâmes,
 Les écus embrassés nous tinmes,
 Et se couvrit chacun du sien.
 Le chevalier eut bon cheval
 Et lance raide, et fut sans doute
 Plus grand que moi la tête toute.
 Ainsi en mauvais cas je fus,
 Car j'étais plus petit que lui
 Et mon cheval moins bon était.
 Je ne dis que la vérité,
 Sachez-le, pour couvrir ma honte.
 D'un si grand coup que pus donner
 Le frappai, bien m'y employai ;
 L'atteignis au haut de l'écu,
 Et j'y mis toute ma puissance,
 Tant qu'en pièces vola ma lance,
 Et la sienne resta entière.
 Elle n'était guère légère,
 Mais pesait plus, à mon juger,
 Que nulle lance à chevalier,
 Car nulle aussi grosse ne vis.
 Et le chevalier me fêta
 Si durement que du cheval
 Bas de la croupe par-delà
 Me mit à terre tout à plat,
 Et me laissa honteux et mat.
 Dès lors plus ne me regarda,
 Mon cheval prit et me laissa. »

Roman de Troie

Andromaque et Hector

Andromaque sur le pavé
 Par maintes fois se dut pâmer,
 Quand elle vit Hector s'armer.
 Elle a grand deuil et angoisseux,
 Elle craint le jour périlleux.
 Mout le prie que veuille rester
 Et son courage retenir,
 Et lui crie merci moult souvent.
 Rien ne sert. Quand elle a compris
 Que n'y pourra trouver merci
 Ni par gémir ni par crier,
 Et voit que d'aucune manière,
 Par dits, par faits ni par prières
 Ne le pourra plus retenir,

Elle a les dames fait venir
 Sa mère avec ses belles-sœurs.
 En cris, en larmes et en pleurs
 L'ont supplié et conjuré
 Et en maint sens admonesté
 Qu'il ne les quitte et qu'il n'y aille.
 N'y a prières qui rien vailent
 Et leur effet ne leur vaut rien.
 « Fils fait la mère, or sais-je bien
 Que tu n'as plus cure de moi
 Ni de ta femme, ni du roi,
 Toi qui nos vouloirs contredis.
 Tu devrais croire nos paroles,
 Doux ami, et ne nous laisser.
 Comment nous défendre sans toi,
 Fils, cher ami, que ferions-nous
 Si par malheur t'avions perdu?
 Nul de nous qui ne se tuât
 Et dont le cœur ne se brisât.
 Restez-nous donc, bel ami cher,
 Croyez ce que disent ces femmes ! »
 Si l'on eût vu comme à grand peine
 Polyxena et dame Hélène
 Se mettaient à le contenir !
 Mais rien ne vaut, car ne le peuvent
 Retenir par aucun moyen.
 Il l'assure et le jure bien.
 Dans sa fureur ne sait que faire,
 Il menace et hait Andromaque.
 Quand elle voit que rien ne peut,
 De ses poings à grands coups se frappe,
 Mène fier deuil et fier martyre,
 Ses cheveux rompt, arrache et tire
 Bien ressemble femme insensée :
 Toute enragée, échevalée
 Et toute mise hors de son sens,
 Court chercher son fils Astyanax.
 Des yeux pleure moult tendrement,
 Entre ses bras le charge et prend,
 Au palais avec lui retourne :
 Hector chaussait ses genouillères,
 A ses pieds elle met son fils :
 « Seigneur, pour cet enfant petit,
 Que tu engendras de ta chair,
 Te prie ne prendre en moquerie
 Ce que je t'ai dit et prédit.
 Ayez de cet enfant pitié !
 Jamais plus il ne te verra,
 Si vas combattre ceux de là :
 Hui est ta mort, lui est ta fin.
 De toi restera orphelin.
 Cruel de cœur, loup enragé,
 Pourquoi ne vous en prend pitié?
 Pourquoi voulez si tôt mourir?
 Pourquoi voulez si tôt quitter
 Et moi et lui et votre père,
 Avec vos sœurs et votre mère?
 Et pourquoi nous laisser périr?
 Comment nous défendre sans vous ?

Hélas ! la triste destinée !
A ce mot, elle choit pâmée
A terre, sur le pavement.
Une l'en lève promptement,
En démenant étrange deuil :
C'est sa belle-sœur dame Héliène.
